ADOLPHE POISSON

CHANTS

DU

SOIR

CHANTS

DU

SOIR

ADOLPHE POISSON

CHANTS

— DU —

SOIR

Imp. de l'Union, Arthabaska,

DU MEME AUTEUR

CHANTS CANADIENS,
HEURES PERDUES,
SOUS LES PINS.

AUX LECTEURS

ERRATA

A l'avant-dernier vers de page 34 lire : ***Aimer*** au lieu de aimé.

Au cinquième vers de page 83 lire : ***voltigeaient*** au lieu de voltigeait.

A la page 163 au lieu de pour qu'on le déplace lire : ***si peu qu'on le déplace.***

A page 189, premier vers, au lieu de pas l'histoire lire : ***pas d'histoire***.

A la page 217, après : Quel âge as-tu lire ***trente ans*** au lieu de vingt ans.

Le lecteur voudra bien aussi pardonner les fautes de ponctuation qui ont échappé à l'attention du correcteur d'épreuves.

AUX LECTEURS

JE vous livre, ô lecteurs, ces humbles poésies
Que j'ai dans mes cartons avec grand soin choisies.
De tous ces vers épars il est né ce recueil.
Puissiez-vous maintenant lui faire un bon accueil.
J'aurai mis là mon cœur, j'aurai mis là mon âme.
Aussi n'y voyez point un livre de réclame.
Qu'on me lise, voilà mon unique souci,
Et si l'on m'aime un peu je vous dirai : merci !



A MON FILS JULES

A la naissance de son premier né

PENCHÉ sur le berceau de ton premier enfant,
Dans ce nouveau venu j'ai cru me reconnaître
Et comme un fier défi par la vie au néant,
Vous êtes nés tous deux pour prolonger mon être.

Je revivrai par toi, par lui tu revivras,
Nous consolant ainsi de l'existence amère
Et nous serons heureux lorsque ses petits bras
Dans un premier effort se tendront vers sa mère.

Issu de notre sang, ô chair de notre chair,
En lui nous saluons l'espoir de notre race ;
Si frêle et si petit, il n'en est que plus cher,
Car il prend tous nos cœurs dans sa naïve grâce.

Nous attendons le jour qui va bientôt venir
Où par instinct, sur nous penchant sa tête blonde,
Son regard raffermi semblera contenir
Comme un naïf effroi de sa venue au monde.

Et lorsqu'un peu plus tard sa lèvre s'ouvrira
Dans le charme enivrant de son premier sourire,
C'est un nouveau bonheur qui dans nos cœurs mettra
Ce qu'un père ressent et ne saurait décrire.

Nous jouissons déjà de son balbutiement,
A saisir ses *gue gue* nous passons plus d'une heure ;
Trop volontiers portés à le trouver charmant,
Et nous le chérissons alors même qu'il pleure.

Mais voici qu'il arrive un nouvel incident
Qui jette dans l'émoi toute la maisonnée ;
Son sourire dévoile une première dent
Et son humeur morose est vite pardonnée.

II

Enfin il devient homme, il risque un premier pas,
Il en essaie un autre et non pas sans torture ;
Pourtant sa mère est là qui lui tend les deux bras
Pour mettre plus d'aplomb dans sa désinvolture.

Nous le voyons déjà grimper sur nos genoux
Pour se trouver plus près du baiser qui l'attire
Et dans son faible effort pour parler comme nous
Son geste seul supplée aux mots qu'il ne peut dire.

A tout ce qui l'entoure il semble intéressé
Et son regard surpris sans cesse se promène
Du vase qu'il convoite au meuble délaissé
Et tout nouveau pour lui devient un phénomène.

Mais avant de laisser son berceau frêle et blanc
Il nous réserve encor de nouvelles surprises
Par des mots isolés dits d'un ton cajolant
Comme s'il essayait des phrases mal apprises.

Heureux de ses progrès, déjà nous le voyons
Aller en titubant dans la maison joyeuse,
Tantôt faisant la guerre à de faux papillons,
Tantôt déplaçant tout d'une main curieuse.

Il a bientôt deux ans, et, le livre à l'envers,
Comme s'il comprenait, il fait semblant de lire
Tout en nous regardant, car le petit pervers
Sait bien que nous l'aimons sans oser le lui dire.

Il sait bien que malgré ses colères d'enfant,
Nous cèderons toujours à ses nombreux caprices,
Qu'aux larmes de son fils nul père se défend
Qu'un bon baiser guérit toutes les cicatrices.

D'ailleurs il n'est plus seul car depuis quelque temps
Une petite sœur a pris le berceau vide ;
Il en est tout surpris, et jaloux par instants,
Il va comme à regret pencher son front candide.

On dirait qu'il a peur qu'elle et lui désormais
Auront à partager les baisers, les caresses,
Que son règne d'un jour est fini pour jamais
Et qu'ils vont être deux pour les mêmes tendresses,

Cher petit, ne crains rien, car Dieu dans sa bonté
Pour les nouveaux venus pourvoit à tout sur terre ;
Partage égal du pain, amour illimité,
La même place au cœur du père et de la mère.

Mai 1916.



Le Nouveau Collège d'Arthabaska

Poème lu lors de l'inauguration, le 29 août 1906

UN jour j'avais rêvé qu'au pied du Mont Christo
Il surgirait plus tard une noble demeure ;
Quelle forme aurait-elle ? Un collège ? Un château ?
Un asile où l'on prie ? Un hospice où l'on pleure ?

Ce rêve fantaisiste, à peine dessiné,
Voilà qu'il a pris corps et qu'il se réalise,
Et je vais promenant mon regard étonné
Du clocher du collège au clocher de l'église.

Ce clocher tout luisant est, je crois, très discret ;
Nul carillon n'y sonne et seul l'oiseau s'y loge,
Et le merle pillard et le chardonneret
De leur nouvel abri chantent en chœur l'éloge.

Ils croient, les chers petits, que c'est exprès pour eux
Que l'homme a préparé ce nid si confortable
Qui les met à l'abri des pas aventureux,
Les soustrait au regard de l'enfant redoutable.

Mais au premier réveil de la cloche d'airain
Vous verrez ces oiseaux, aux nids pourtant fidèles,
Dirigeant leur essor vers le grand ciel serein,
Laisser la campanile et fuir à tire d'ailes.

La flèche du clocher est svelte mais vraiment
La croix ne semble point franchement catholique ;
Le cercle qui l'étreint accidentellement
A, je le dis tout bas, presque un air hérétique.

Mais un jour une main charitable viendra,
Par le remords poussée, enlever cet insigne,
Et la croix soulagée à l'instant paraîtra
S'élancer vers le ciel, plus alerte et plus digne.

Mais à part ce défaut l'édifice est parfait ;
On y trouve partout de l'air, de la lumière,
Ensemble de bien être et de calme qui fait
Qu'on sort de là le cœur plus fort, l'âme plus fière.

Sans jamais espérer, un jour être à l'honneur,
On vous voit toujours prêts au travail, à la peine,
Quelque soit le fardeau, vous le portez sans peur,
Le cœur toujours joyeux, l'âme toujours sereine.

Dès le premier appel merci d'être venus
A l'heure où nous étions plongés dans la détresse ;
Et des nôtres de suite on vous a reconnus
Car vous êtes chez vous où pousse la jeunesse.

Et dans cette maison, nouvelle Alma-Mater,
Qui nous ouvre aujourd'hui ses portes toutes grandes,
Demain nous entendrons la voix du magister
Mesurée à l'éloge et douce aux réprimandes.

Lorsqu'aujourd'hui, le doute envahit les esprits,
Infusez dans les cœurs un souffle d'espérance
Et faites que malgré la haine et le mépris
Se conserve chez nous le doux parler de France.

On y trouve surtout de grands éducateurs :
Des hommes de devoir, amis de la jeunesse
Qui toujours, défaisant l'œuvre des faux rhéteurs,
Travaillent sans repos, sans regret, sans faiblesse.

Aussi parmi nous tous soyez les bienvenus,
O dignes successeurs du grand Saint de la Salle,
Apôtres dont l'ardeur vous a tous soutenus
Et dont l'ombre aujourd'hui plane sur cette salle.

Soyez les bienvenus pour la tâche à remplir,
Soyez les bienvenus pour tout le bien à faire ;
Ce qu'on attend de vous, vous saurez l'accomplir
Et toujours faire grand dans votre étroite sphère.

L'œuvre que vous allez continuer ici
Est une œuvre de foi, d'amour et d'espérance.
Faire des hommes c'est votre unique souci ;
Puissiez-vous réussir comme dans l'autre France.





Le Bourdon des Bois-Francs

—

Ce soir, un son joyeux que j'ai cru reconnaître
Est venu doucement vibrer à ma fenêtre.
J'écoutais, tout ravi, car ce timbre argentin
Semblait me raconter tout un passé lointain.
Un monde disparu revit dans cette cloche ;
Et de l'entendre ainsi si sonore et si proche,
Elle qui, la première, à l'aube des Bois-Francs,
Souriait aux berceaux, pleurait sur les mourants,

Conviait au repos ainsi qu'à la prière
Et dispensait à tous sa note familière,
Fit naître dans mon âme éprise du passé,
La pitié que l'on doit à tout être blessé.
Car ce fut pour la cloche une cruelle angoisse
De ne plus sonner l'heure à sa chère paroisse,
D'entendre la clameur du puissant carillon
Sans pouvoir y mêler sa lamentation.
Elle pouvait encor pour de longues années
Bénir l'enfant qui naît, chanter les hyménées
Et bercer de son glas plaintif le lourd sommeil
De ceux qui vont goûter un repos sans réveil.
Elle rêvait encor une longue carrière,
Quand sa paroisse, hélas, plus riche, mais plus fière
Voulut un carillon, et sous ce coup fatal
Elle sentit frémir son âme de métal.

Car on dit que la cloche au jour de son baptême
Comme nous prend une âme et comme nous elle aime,
Elle chante, elle pleure, elle rit comme nous
Et rend hommage à Dieu sans se mettre à genoux.
On la laissait dormir en son coin solitaire,
Et faite pour chanter, condamnée à se taire,
Et payant de l'exil, du dédain, de l'oubli,
Dix lustres d'un travail constamment accompli.
Aussi le ciel ne put laisser dans la détresse
Celle qui sans murmure ainsi que sans faiblesse
Pendant un demi-siècle avait à tout moment
Fait entendre sa note et voilà donc comment
Deux amis généreux et fiers de son histoire,
Ne voulant point la voir mourir ainsi sans gloire,
Lui trouvent un clocher dont l'hospitalité
Va lui faire oublier son nid si regretté.

La voilà commençant sa seconde carrière
Là-haut dans cette tour qui servit de volière.
Pour l'y mettre on choisit la meilleure saison,
Alors que les oiseaux vers un autre horizon
S'en vont chercher là-bas une plus chaude brise,
Ignorant qu'au retour la place sera prise
Et qu'un hôte encombrant, installé pour toujours,
Ne leur permettra plus d'y filer leurs amours,
Car l'airain frémissant en vibrantes volées
Jettera l'épouvante aux ailes affolées,
Et le clocher désert, heureux de t'abriter,
O cloche, et de t'entendre à chaque heure chanter,
Oublieux des oiseaux qui lui sont infidèles,
Grives, chardonnerets et frêles hirondelles,
S'accoutumeront vite au bruit de ton battant
Qui sait donner une âme au bronze palpitant.

Tu renais à la vie et ta voix orthodoxe,
Par les brises d'été, par les vents d'équinoxe,
D'une même envolée et paternellement
Ramènera toujours l'élève au règlement.
A t'entendre on croirait une cloche nouvelle,
Tant tu mets à sonner de l'entrain et du zèle,
Mais le chiffre qu'on voit dans le bronze incrusté
A trahi le secret de ton antiquité.
Nous savons maintenant, grâce à ce millésime,
Que tu n'es pas très loin d'être sexagésime.
Mais malgré ton grand âge, ô bourdon des Bois-Francs,
Par ton allure et par ta voix tu nous surprends.
Tout un monde nouveau t'accueille et te fait fête.
Tous les clochers voisins et la voix d'un poète,
Saluant ta venue en ce jour de gaîté,
Vont te faire un regain de popularité.

Et si je suis ici comme interpréte, ô cloche,
Avec mon faible verbe et mon geste qui cloche,
Et si c'est moi qu'on a choisi pour te chanter,
Pour évoquer ta vie et pour la raconter.
C'est que cloche et poète habitant le nuage,
Pour parler à la foule ont le même langage
Et vont toujours chantant sans craindre et sans faiblir.
Mais pendant que l'on voit le poète vieillir,
La cloche toujours jeune à tous les échos jette
Sa note, que ce soit jour de deuil ou de fête.
Aussi ne crains plus rien, car dans l'humble clocher
Où sans nul appareil on vient de te percher
Tu n'auras plus jamais à subir cette injure ;
Crois-moi, c'est un poète ami qui te le jure.

Voici les noms des deux généreux donateurs qui ont fait cadeau de cette cloche : M. L'abbé Chs. Ed. Mailhot, ancien curé de Saint-Paul de Chester et M. L'abbé E. P. de Courval, curé de Saint-Grégoire, comté de Nicolet et ancien curé de Saint-Norbert.



ONZE ANS PLUS TARD

O bourdon des Bois-Francs, qu'es-tu donc devenu
Après avoir été jadis le bienvenu ?
Serait-ce, vieille cloche, un acte autoritaire
Qui t'aurait sans pitié condamnée à te taire ?
Ou serait-ce plutôt quelque clocher jaloux
De ton timbre si pur, si limpide et si doux,
Qui, souffrant de t'entendre, ô chanteur d'un autre âge,
Ne peut pas endurer ton humble voisinage ?
O bourdon dans l'oubli, je comprends ton tourment
D'entendre du clocher voisin, à tout moment

Une cloche narguer ton étrange mutisme ;
Et je pleure tout bas de ce favoritisme.
Car tout près, sous les pins, tu comptes un ami
Qui voudrait réveiller le battant endormi
Et qui rêve tout bas qu'une main courageuse
Faisant vibrer encor ta note harmonieuse,
Sans tarder brisera ton silence trop long
En nous faisant goûter un nouveau carillon.

Rappelle-toi là-bas tes nobles envolées
Que l'écho renvoyait de vallées en vallées.
Et moi qui t'aurai vu venir avec l'espoir
De t'entendre souvent je souffre de te voir
Muet quand tu pourrais à la gent juvénile
Marquer l'heure du haut de l'humble campanile.
Je crains que les oiseaux chassés par toi jadis,
Croyant trouver encor un nouveau paradis,

Reviennent, au printemps, y fixer leur demeure.
Hâte-toi de sonner sans attendre cette heure.
Si tu restes muet les merles reviendront,
Et ce sera pour toi le plus cruel affront
De voir la campanile, à la tâche infidèle,
Laisser la place libre au nid de l'hirondelle.
Vite, réveille-toi, sonne, je t'en supplie,
Et si je m'aperçois que toujours l'on t'oublie
En te laissant dormir d'un repos sans honneur,
Par amitié pour toi je me ferai sonneur !





Si pour avoir chanté

SI pour avoir chanté tu me punis, Seigneur,
Ne sois pas trop cruel, ménage le supplice,
Et pour m'absoudre un peu d'avoir été rêveur,
Songe que j'ai chanté sans haine et sans malice,
Que, seul, j'en ai souffert sans que je le trahisse ;
Et s'il faut rendre compte un jour de ce labeur,
Ne sois pas trop cruel, ménage le supplice,
Si pour avoir chanté tu me punis, Seigneur.

Si pour avoir rêvé tu me punis, Seigneur,
Songe que pour les miens j'ai fait la lutte austère.
Mon devoir accompli, comme un bon moissonneur
Quand le soir, je retourne au foyer solitaire
O muse, serais-tu livrée au terre à terre,
Si pour avoir rêvé tu me punis, Seigneur.

Si pour avoir aimé tu me punis, Seigneur,
Si pour avoir au temps de ma courte jeunesse
Trouvé dans le plaisir un instant de bonheur
Sans penser te déplaire et nourrir en mon cœur
Tout affamé de vie un amour qui te blesse ;
Et si j'ai pu parfois sans manquer à l'honneur
Aimé plus qu'il ne faut, pardonne ma faiblesse,
Si pour avoir aimé tu me punis, Seigneur.

Si pour avoir cherché dans mon humble carrière
Ce que peut contenir de joie et de bonheur
Le cycle si restreint de la vie éphémère,
Si dans de vains projets j'ai gaspillé mon cœur
Et dépensé ma force à courrir la chimère,
Songe que je l'ai fait sans nuire à mon labeur,
Si pour avoir cherché tu me punis, Seigneur.

Si pour avoir pleuré tu me punis, Seigneur,
Si je me suis senti faible aux heures de souffrance.
Et si je suis tombé dans la désespérance,
Au lieu de me raidir si j'ai manqué de cœur
Daigne songer que l'homme est faible de naissance
Aussi si j'ai pleuré pardonne-moi, Seigneur.





A MA MÈRE

SUR son front refroidi je viens de déposer
Pour la dernière fois un filial baiser,
Et, penché sur la couche où gît l'inanimée,
J'ai contemplé sa lèvre à tout jamais fermée.
Emu, j'ai cru saisir dans son regard éteint,
L'aube de l'au-delà qui scelle son destin.

Oh ! si je n'avais point l'espoir d'une autre vie,
Si celle que je pleure et qui nous fut ravie
Descendait tout entière au fond du trou béant,
Sa poussière à la tombe et son âme au néant,
Je dirais au Seigneur : " A quoi sert sur la terre
D'être épouse fidèle et d'être bonne mère
Si pour tant de soucis et tant de dévouements
Il ne reste de nous que de vils ossements ? "
Oh ! non, Dieu de bonté, cela n'est pas possible ;
Ton cœur est plein d'amour si ton bras est terrible,
Et ceux que tu fis naître ont droit à ta pitié !
Je t'en supplie au nom du Grand Crucifié,
Pour éclairer mon deuil d'un rayon d'espérance,
Faire taire le doute et calmer la souffrance,
Permets que je la voie, ô douce vision !
Contemplant pour toujours les splendeurs de Sion.





Hommage à l'Alma Mater

—

Poème dit par l'auteur à un banquet donné par le Séminaire de Québec à tous ses anciens élèves

—

VIEUX murs restés debout, toit deux fois séculaire,
Que le temps, œuvre étrange, a presque rajeunis,
Lorsque je viens goûter votre ombre tutélaire
Il se mêle une larme aux souvenirs bénis.

Car je salue en vous un passé plein de gloire.
Car deux siècles durant vous avez abrité
L'espoir de notre race, et notre jeune histoire
S'inspire au seul aspect de votre vétusté.

Oui, j'aime à te fouler, vieux seuil du séminaire,
Ruche qui vit surgir de si brillants essaims,
Tant de morts glorieux que le présent vénère,
Et qui furent jadis des héros et des saints.

Et parmi tous ceux-là que la Patrie honore,
Combien depuis Laval, combien ont disparu,
Des meilleurs, des plus grands, mais il en reste encore
Car dans ce siècle-ci leur nombre s'est accru.

Quand mon regard ému lentement se promène
Sur ces fils de Laval accourus de partout
Je comprends que cette œuvre est plus qu'une œuvre humaine,
Que c'est Dieu qui la guide et la maintient debout.

Nous sommes tous venus, les uns chargés d'années,
Nous mêlant avec joie aux jeunes d'aujourd'hui,
Oubliant—fut-ce un jour—nos pénibles journées
Pour parler du passé qui si rapide a fui ;

Pour évoquer ce temps de douce quiétude,
Heures dont nul chagrin n'assombrissait le cours,
Cette époque où les jeux, la prière et l'étude
D'une inégale part se partageaient nos jours.

Il en est parmi vous dont la fortune est faite ;
D'autres—je suis du nombre—ont, quels tristes aveux !
Moins d'or dans le gousset que d'argent sur la tête,
Si par bonheur ils ont conservé leurs cheveux.

Beaucoup de jeunes fronts, mais peu de têtes blanches,
Preuve que le trépas a fauché parmi nous ;
Que nous, acteurs d'hier, il faut laisser les planches
A ceux que nous bercions hier sur nos genoux.

Pour les jeunes c'est un passé né de la veille ;
Pour les hommes mûris un souvenir lointain.
Pourtent le même amour réunit—ô merveille !—
Les hommes du midi, du soir et du matin.

Oubliant les pensums, les longues retenues,
Cadeaux assez fréquents du grave magister,
Trois générations en ce jour sont venues
Applaudir aux progrès de leur Alma Mater.

De cette Alma Mater toujours je me réclame,
En tout temps depuis lors je me suis souvenu.
Les Hamel, les Mathieu. les Roussel, les Laflamme
Sont là pour témoigner que j'y suis revenu.

J'habite la maison par un autre moi-même,
Heureux que le présent prolonge le passé
Grâce à mon fils unique, en lutte avec le thème,
Qui trouve après trente ans le chemin tout tracé.

Oh ! qu'il fait bon songer à ce temps de jeunesse,
Ensemble se revoir, les jeunes et les vieux
Afin que pour un jour ce doux passé renaisse
Avec son épopée et les morts glorieux.

Et s'il était permis à ma muse craintive
D'évoquer devant vous mes professeurs aimés,
J'en compterais plusieurs dont la mort trop hâtive
A jeté la stupeur dans les rangs décimés.

Et je vous parlerais de ceux-là qui survivent,
Fier de les voir ici, brûlant de les nommer,
De constater qu'en eux les disparus revivent
Avec le dévouement qui les a fait aimer.

D'abord monsieur Roussel dont le regard sévère
Et les sourcils froncés parfois nous faisaient peur.
Il est un des premiers parmi ceux qu'on révère,
Cachant un vrai cœur d'or sous un masque trompeur.

Et monseigneur Hamel, ce doyen vénérable
Qu'ont connu tour à tour trois générations,
Qui, modeste savant, d'un flegme impénétrable
Se plait dans le problème et les abstractions.

Puis monseigneur Bégin, professeur de cinquième,
Non pas le moins aimé, car il était de ceux
Qui, poussant l'indulgence à sa limite extrême,
Semblaient prendre en pitié l'écolier paresseux.

Car malgré ses leçons empreintes de tendresse,
Ses avis paternels d'un si noble abandon,
Travailleur indolent, j'abritais ma paresse
A l'ombre de son cœur toujours prêt au pardon.

Elèves d'autrefois, si nous avions des maîtres
Qui nous faisaient trouver le règlement plus doux,
Moins cruels les pensums, moins lourds les héxamètres,
Elèves d'aujourd'hui, n'en soyez pas jaloux.

De nouveaux professeurs le collège s'honore,
Et l'œuvre de Laval n'a pas dégénéré ;
Les Roy, les Gosselin et bien d'autres encore
Veillent d'un œil jaloux sur le dépôt sacré.

Foyer de dévouement, rempart de notre race,
Aux dernières clartés du siècle qui s'éteint,
Quelque soit l'horizon que le regard embrasse,
Malgré tes deux cents ans tu n'es qu'à ton matin.

Asile de la paix, à l'abri des orages,
Calme et fraîche oasis des déserts d'ici-bas,
Dans ton sein nous venons retremper nos courages
Pour reprendre demain nos travaux, nos combats.

Cultive avec amour la fleur de la jeunesse,
Fais des hommes au cœur capable de lutter,
Et que de tes leçons si fécondes il naisse
Une race qui puisse aux assauts résister.



Le Sou de la Pensée française

I

AU vol léger de la chanson
Qu'un peuple chante à l'unisson,
Nouvelle et douce Marseillaise,
Toi qui seras piastre demain,
Allégrement va ton chemin,
O sou de la pensée française.

Aide à nos frères de là-bas
A poursuivre les bons combats,
Dis-leur qu'avant mil huit cent seize
Sur les rives du St-Laurent,
En luttant, priant et souffrant
On sut forger l'âme française.

Si sans aide nous avons pu,
D'un travail ininterrompu
Conserver pure notre race,
Qu'ils soient fermes et comme nous,
Sans jamais ployer les genoux,
Qu'ils voient l'ennemi face à face.

II

Depuis deux ans qu'as-tu donc fait,
O sou de la Pensée française ?
A ton devoir, as-tu forfait
Et que penser de ta genèse ?
Personne ne parle de toi
Qui devais faire des merveilles
Et je cherche quel est le toit
Où tu pus abréger les veilles.

As-tu chez nos frères là-bas
Ouvert de nombreuses écoles
Et sans causer de branle-bas
Parmi les classes agricoles ?
Dis donc, as-tu fait ton chemin,
Sans nul affront, le cœur à l'aise
Et de l'argent tout plein la main,
O sou de la Pensée Française ?

III

O sou de la Pensée Française,
A l'appel tu ne réponds pas.
Depuis déjà mil neuf cent seize,
Et nous faut-il sonner tes glas ?
Es-tu tombé dans quelque piège
Que les Boches t'auraient tendu,
Ou, victime d'un sortilège,
A ton retour t'es-tu perdu ?





L'Orangisme en Colère

POUR obtenir la paix faut-il courber la tête
Et laisser s'épuiser l'effort de la tempête ?
Mais non, il faut lutter et lutter jusqu'au bout.
Pour être sûrs de vaincre il faut rester debout !
Et forts de notre droit en face de l'orage,
Avoir, non point la peur mais un noble courage
Qui, se dressant devant l'orangisme brutal,
Veut qu'un peuple soit libre en son pays natal.
Il faut, pour obtenir la paix, quoiqu'il advienne,
Que l'ennemi maté malgré lui se souvienne

Qu'avant lui sur ce sol rougi de notre sang
De la Gaule on parlait le verbe éblouissant ;
Que nous, les descendants d'une race héroïque,
Nous, les premiers colons sur ce sol d'Amerique,
Nous devons garder pur, comme un dépôt sacré
Légué par nos aïeux, ce verbe vénéré.
Et qu'ils sachent enfin que pour ce droit de vivre
Vont lutter sans merci tous ceux qui vont survivre,
Comme ceux de la veille et ceux-là d'aujourd'hui,
Jusqu'au jour où la paix bien gagnée aura lui.
S'il faut lutter, vingt ans, trente ans, luttons quand même
Pour garder chez l'enfant le doux parler qu'il aime.
Et pendant ce temps-là notre nombre triplé
Se dressera devant l'orangisme affolé.
Formuler cet espoir, ce n'est point un vain rêve,
Car l'Ontario nouveau, sans relâche et sans trêve,
Se peuplant de nos gars, sera notre rempart
Contre le vent mauvais qui souffle d'autre part.



Stances Imprécatoires à Lawrence

Lues à Arichat, Cap Breton, le 15 août 1900

AUX rives d'Halifax que le sombre Atlantique
Berce de ses clameurs et blanchit de ses flots
L'etranger croit entendre une voix fantastique
Qui jette à la cité ses éternels sanglots.

Mais pour un cœur français c'est le cri d'une race
Qui, troublant le sommeil de son persécuteur,
Le poursuit dans la tombe et lance dans l'espace,
Défi d'un peuple libre, un chant libérateur.

Car près de la cité se dresse un mausolée,
Monument de triomphe éphémère et d'orgueil ;
C'est là que le bourreau d'une race exilée,
Depuis un siècle dort, couché dans son cercueil.

Tu croyais ton sépulcre un suprême refuge
Où d'un calme sommeil tu dormirais toujours,
Mais voici que se lève un peuple, il est ton juge
Et contre toi prononce un arrêt sans recours.

Ah ! tu comptais pour rien la justice éternelle
Qui se fait bonne et douce au peuple dépouillé,
Et c'est en vain qu'Aikens, d'une main criminelle
Déchira le feuillet par ton crime souillé.

Toi qui dans ton orgueil rêvais la renommée
Grâce à des mots menteurs sur ton marbre poli
Tu n'as que le mépris d'une race opprimée,
Et moins cruel pour toi serait le morne oubli.

Des crimes que l'histoire avec des pleurs raconte,
Dis, en est-il un seul plus lâche que le tien ?
Tu voulais le silence et voici que ta honte
Sera des temps futurs l'éternel entretien.

Rêvant un double coup de vol et de vengeance,
Voulant d'un peuple heureux faire un peuple martyr,
Tu réponds par la ruse au serment d'allégeance,
Et pour rester le maître, il t'a fallu mentir.

Tu ne dormiras plus ; l'histoire vengeresse,
Comme un vil malfaiteur te cloue au pilori ;
Le fardeau de ton crime implacable t'oppresse
Et d'un infâme sceau marque ton front meurtri.

Aux fils des vieux proscrits qu'importe que tu pleures !
Qu'importe la rigueur de ton juge irrité !
Pour consommer ton crime il t'a donné des heures
Et pour t'en repentir toute une éternité.

O quel sinistre effort, ô quel triste courage
Il t'a fallu pour vaincre un peuple désarmé !
Pour livrer aux périls de la faim, du naufrage
Des preux chassés du sol pour l'avoir trop aimé !

Ah ! t'acharner contre eux sans pitié, quel vertige !
C'était renouveler, seul, l'effort des Titans ;
D'une race vouloir effacer tout vestige,
C'était braver le ciel et compter sans le Temps.

Le Temps plus fort que toi t'a couché dans la bière
Et pendant que tu dors dans la nuit des tombeaux
Un peuple grandissant, debout sur ta poussière,
Rêve des jours plus grands et des destins plus beaux.

Il te fallait leurs champs, leurs troupeaux et leurs vies,
Et lorsque sur vingt bords tu les eus dispersés,
Alors que triomphait ta rage inassouvie,
Soudain vint le trépas qui te dit : c'est assez !

Pour tes débiles bras la tâche était trop grande ;
Un être disparaît, un peuple ne meurt pas.
Qu'il s'appelle Acadie ou se nomme l'Irlande,
Il peut subir l'outrage, il nargue le trépas !

Et plus tard on le voit, malgré les hécatombes
Réunir lentement tous ses tronçons épars,
Et ce sol qui s'était jonché de tant de tombes
Se couvre de berceaux surgis de toutes parts.

A quoi t'a donc servi ce crime si barbare,
Puisque le temps vengeur défait ce que tu fis.
Que l'histoire te somme et te cite à sa barre,
Que les aïeux trahis sont vengés par leurs fils ?

Quand d'un peuple au berceau tu dispersais les langes
Et que tu les jetais au gré de tous les vents,
Qui t'eut dit que plus tard, en nombreuses phalanges,
De partout surgiraient les fils des survivants ?

Voici qu'autour de toi se groupent tes victimes,
Vrais spectres de ton rêve, ils se dressent partout ;
Et, cherchant sur le sol la trace de tes crimes,
Cent vingt mille Acadiens près de toi sont debout.

Des bords les plus déserts, des plus lointaines îles
Où les avaient jetés tes édits inhumains,
Sous le ciel des aïeux rêvant d'autres asiles,
Ils sont venus par bande et par tous les chemins.

A travers les forêts errant à l'aventure,
Ils ont vu l'étranger jouissant sans remords
Des champs par eux semés, et foulant, ô torture,
D'un pied indifférent la cendre de leurs morts.

Ce sol vous appartient, ô frères d'Acadie,
Et la main qui, cruelle en chassa les vivants,
Et sur vos bourgs déserts promena l'incendie
Oublia de jeter vos morts aux quatre vents.

Et vous tenez par eux à la terre usurpée ;
Ils en sont à jamais les fidèles gardiens,
Et ce ne sera point la ruse ni l'épée
Qui rendra leurs foyers aux martyrs acadiens.

II

A nos frères tendons une main fraternelle ;
Heureux de leur réveil, aidons à leurs destins.
Qui sait ce que le temps apporte sur son aile
Et quelle aube se lève aux horizons lointains ?

Qui sait ce que Dieu veut d'une race aussi forte
Et vers quel but secret peut-être il la conduit ?
Quelque soit l'avenir que l'autre siècle apporte,
Non, ce n'est point la mort, non, ce n'est point la nuit.

Oui, nous t'aimons, ô doux pays d'Evangeline,
Sol arrosé de pleurs, sol imbibé de sang.
Le Canada français te salue et s'incline
Devant ton passé sombre et ton réveil puissant.

Ne nous séparons plus, qu'une même devise
Nous unisse à jamais ; nous en serons plus forts ;
Ayons même souci, que rien ne nous divise ;
L'œuvre à poursuivre vaut de suprêmes efforts.

O moderne tyran, nul d'entre nous ne t'aime
Et pourtant la pitié hante mon cœur chrétien.
Voici que sur ma lèvre expire l'anathème,
Car nous avons un Dieu moins cruel que le tien.

Qu'au fond de tous les cœurs veille cette espérance
Qu'une heure doit venir où, le ciel nous aidant,
L'héroïque Acadie et la nouvelle France
Feront surgir ici la France d'Occident.

Il veut que nous soyons, pour oublier l'offense,
Fermes dans le revers, calmes dans le succès ;
Aussi depuis cent ans, légitime défense,
Notre vengeance à nous, c'est de rester français.

Pour rendre justice à Lawrence je dois dire au lecteur que tout dernièrement, en fouillant les archives, à Londres, on a découvert que le gouverneur de la Nouvelle-Ecosse a agi suivant les ordres de la Métropole.



A MON FRÈRE ROMÉO

TOI qu'enleva sitôt l'appel du Tout-Puissant,
O frère par le cœur autant que par le sang,
Qui fus pendant trente ans dans des travaux austères
Forcé de recopier la prose des notaires,
Il me semble te voir assis et tout courbé
Jusqu'au dernier moment sur le registre B,
Poursuivant sans repos ta tâche journalière,
Mes pins manquent depuis ta course familière,

Car tu venais souvent l'hiver comme l'été
Egayer ma maison de ta franche gaîté.
Le piano privé de ton doigté d'artiste
N'a plus le même son et sa note est plus triste,
Et mon foyer chagrin de ton si prompt trépas,
Va conserver longtemps l'empreinte de tes pas
Et répéter l'écho de ta chanson joyeuse.
Qui redira jamais ta mimique amuseuse,
Ta riposte si vive et ton esprit gaulois,
Le tout dit sans malice et sur un ton courtois ?
Il me semble te voir épanchant ton génie
Sur le clavier vibrant de force et d'harmonie.
Le faisant tour à tour chanter, rire ou pleurer,
De la gamme vainqueur sans à peine effleurer.
Aux partis de plaisir toujours indispensable,
Il fallait aux amis ta verve inépuisable.

C'est surtout près des tiens que j'aime à t'évoquer
Alors que tes enfants venaient tous se grouper
Pour écouter, ravis, sur l'instrument sonore,
Ces impromptus touchants qui me charment encore.
Mais ce dont j'ai gardé le plus cher souvenir,
C'est le soir de ta mort où tu les fis venir,
Que près du piano réunis tous ensemble,
Pour la dernière fois et d'une voix qui tremble,
Tu chantas avec eux la chanson de l'adieu,
Car une heure plus tard tu rendais l'âme à Dieu.





L'Envolée d'une âme

NULLE oreille ici-bas n'a pu jamais entendre
Le bruit que fait une âme en montant vers le ciel ;
Et nul regard humain n'a pu jamais surprendre
Son vol silencieux vers le trône éternel.
Mystérieux passage et minute suprême
Que l'âme doit franchir, suspendue un instant
Entre l'éternité, cet éternel problème
Et le si court séjour qu'on appelle le Temps.

Songeons sans murmurer à notre fin dernière,

Laissons courir les jours, laissons s'enfuir les ans,

Et tout en poursuivant notre courte carrière,

N'oublions point que Dieu sur les agonisants

Se penche avec amour, laissant pleuvoir sa grâce

Et le bonheur qui dure au lieu du Temps qui passe.





La Vengeance de l'Homme

SI loin que nous allions sur cette étroite terre,
Rien ne chasse le rêve à jamais tourmenté ;
C'est en vain que cherchant à scruter le mystère,
Je plonge dans le vide un œil déconcerté.

O que l'homme est petit quand il sonde l'abîme,
Que son regard borné se perd dans l'infini !
Il aura beau gravir la plus hautaine cime,
Il reste avec son rêve étrange, indéfini.

Il naît, il vit, il passe être faible, éphémère,
La nature impassible évoluant toujours,
Sans pitié pour notre être et pour notre chimère,
Ignorante du Temps, ne compte point les jours.
Aussi l'homme, devant pareille indifférence
De tout ce qui l'entoure aspire à se venger.
Son regard vers le ciel va chercher l'espérance,
Puisque sur cette terre il paraît étranger.
Moins défiant de lui, voilà qu'il se surveille,
Et pour faire contraste à l'immobilité
De la nature, il pense, et dans son cœur s'éveille
Un immense désir de son éternité.
Il travaille avec joie afin de se survivre,
Non pas une saison mais longtemps après lui ;
Par une œuvre immortelle il espère revivre,
Et s'il y réussit sa vengeance aura lui.



Le Sommeil de Montcalm

(Lu le 25 mai 1909 à une séance de la Société Royale)

L'ECHO jetait encore aux vertes Laurentides
La dernière clameur des canons homicides,
Et Montcalm, le vaincu de ce duel sanglant,
Oubliait la blessure ouverte dans son flanc.
En mourant il pleurait la bataille perdue

Plus que le coup fatal, et son âme éperdue
Croyait voir, vision étrange et sombre deuil,
Tout un peuple avec lui couché dans son cercueil.
Quand pour lui préparer de dignes funérailles
De Québec s'écroulaient les pesantes murailles,
Il pressait sur son cœur le sublime haillon
Humide encor du sang des preux de Carillon.
Son œil mourant voyait tout un passé de gloire
Crouler avec fracas, et dans cette nuit noire,
Spectre hideux dressé sur l'abîme béant,
Passer Bigot l'infâme au bras de la Péan.
Les pleurs du désespoir sillonnaient son visage,
Car cette vision était un noir présage.
Il songeait au pays noblement défendu
Par cent ans d'héroïsme en une heure perdu.
Et pendant qu'il voyait la noble et fière armée

Défiler devant lui, vaincue et décimée,
Le glas de la défaite, ébranlant le beffroi,
Répandait sur la ville et la honte et l'effroi.
La cloche si joyeuse aux époques de gloire,
Toujours accoutumée à chanter la victoire,
Et, messagère ailée, en ces temps glorieux,
A convier la ville au *Te Deum* joyeux,
Cette cloche lui semble, ô suprême souffrance,
Sonner le dernier jour de la Nouvelle-France.
Et lui seul s'accusait, et, glorieux vaincu,
En face de la mort disait : "J'ai trop vécu,
Et pour laisser mon nom radieux dans l'histoire,
J'aurais dû disparaître après une victoire."
Et le héros mourut, mais ne mourut pas seul,
Car, Wolfe, le vainqueur, couché dans son linceul,
Arrosa de son sang cet humble coin de terre,

Cadeau que le soldat faisait à l'Angleterre.

Montcalm, lui, moins heureux que son brillant rival,
Croyait voir s'écrouler l'œuvre du grand Laval.
Le désespoir troublait sa dernière pensée,
Quand, versant l'espérance à son âme oppressée,
Et des jours à venir se portant le garant,
Un ange se pencha sur le héros mourant.
" Vois, dit-il, sans remords venir ta dernière heure ;
Ton peuple survivra, qu'il triomphe ou qu'il pleure ;
Dans la tombe immortelle où tu vas sommeiller
Tu peux dormir en paix ; je viendrai t'éveiller.
Oui, quelque soit le sort de la vaillante race,
Je vois dans l'avenir que mon regard embrasse
Des revers glorieux et d'immortels succès,
Des cœurs malgré l'oubli restés toujours français.
Console-toi, Montcalm, ta gloire n'est pas morte ;

Ce sont tes restes seuls que le trépas emporte."
Et Montcalm consolé par l'envoyé des cieux
Pour son dernier sommeil s'endort moins soucieux.
Mais il était à peine enfermé sous la pierre
Que l'ange, se penchant de nouveau sur sa bière,
" L'intrépide Lévis, dit-il, pour te venger
Et reprendre la ville aux mains de l'étranger
Est sur le champ, témoin de ta noble défaite,
Resté vainqueur, et sa vengeance satisfaite,
Prêt à poursuivre encor ses puissants ennemis,
Il attend la flotille et le renfort promis.
Une voile apparaît, mais, espérance vaine,
Le drapeau d'Albion flotte au mât de misaine.
Plus d'espoir ! L'abandon ! Le brave est confondu,
Car si l'honneur est sauf, le pays est perdu."
Montcalm désespéré par la triste nouvelle

Rentra dans son sommeil, et l'ange de son aile,
Effleurant doucement le lieu de son repos,
Pleura d'avoir ainsi réveillé le héros.
Puis le temps s'écoula ; de pacifiques luttes
Remplacèrent bientôt les sanglantes disputes ;
Et les nôtres luttaient sans espoir, sans secours.
L'ange ne venait point ; Montcalm dormait toujours.
Il reparut enfin et lui dit à l'oreille :
" Lorsque tu dors, ton peuple est là qui lutte et veille ;
Et pour venger ta mort, ô vaincu des glacis,
C'est un homme de paix qui combat, c'est Plessis
Qui des griefs d'un peuple a chargé son épaule.
Lui seul, se redressant devant la métropole,
Sans armes pour lutter que son verbe puissant,
Il tient tête au vainqueur, mais sans verser de sang."
Il lui dit du prélat l'immortelle attitude

Et le peuple affranchi de toute servitude,
Orgueilleux du passé, fidèle aux nouveaux rois,
Loyal à la Couronne en défendant ses droits.
Et Montcalm, bénissant le céleste message,
Se rendort plein d'espoir. Le temps, sur son passage,
Marquant dix ans de plus sur l'éternel cadran,
La paix semble régner aux bords du Saint-Laurent.
Puis l'ange vint encor se pencher sur sa bière
Et dit : " Noble Montcalm, que ton ombre soit fière ;
La race après vingt ans n'a pas dégénéré
Et conserve avec soin ton drapeau déchiré,
Car elle vient d'inscrire aux fastes de l'histoire,
Coutumière du fait, une belle victoire ;
Le cri d'alarme avait à peine retenti
Que le vieux sang français ne s'est point démenti,
Et, la Nouvelle-France, au premier cri de guerre,

Pour défendre le sol se dressa la première.
Vers l'ennemi commun tous vont résolument.
En face du danger, fidèles av serment,
Pour sauver de l'affront le drapeau d'Angleterre
Tous les cœurs vont s'unir, les haînes vont se taire,
Et tu peux contempler, le regard subjugé,
Salaberry vainqueur aux champs de Châteauguay."
Et cinq lustres plus tard, fidèle à sa promesse,
L'ange éveilla Montcalm par un cri de détresse ;
Il lui conta comment, fils de la liberté,
Vous tombiez pour défendre un sol ensanglanté,
Comment vous répondiez aux défis de Colborne,
Tyranneau dont la haîne implacable et sans borne
Essayait d'étouffer dans un suprême effort
Un peuple plein de vie et qui bravait la mort.
Et l'ange plein d'émoi, continuant sa tâche,

Lui dit le sang qui teint le sol de St-Eustache,
Le paysan qui tombe aux champs de Saint-Denis
En défendant ses droits et ses foyers bénis.
Puis il lui montre enfin, d'un geste d'épouvante,
Se dressant dans la nuit, la hideuse charpente
Comme un dernier affront fait à l'humanité,
Car il faut des martyrs à toute liberté,
Car tout peuple jaloux de ses nobles franchises
Doit sceller de son sang les libertés conquises,
Car le droit d'exister coûte cher, car il faut
Que ce droit-là se paie au prix de l'échafaud.
Le grand mort sanglotait, mais l'ange vint lui dire :
" Attends des jours meilleurs ; je puis te le prédire.
Le Franc ne mourra point ; son baptême sanglant
Le rend maître à jamais des bords du Saint-Laurent.
C'est une ère nouvelle aujourd'hui qui commence,

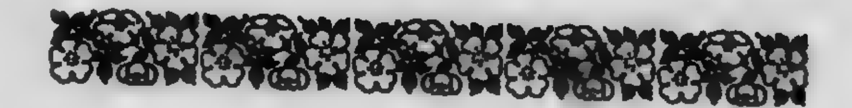
Et tout ce sang versé c'est la noble semence
D'où l'on verra surgir, superbe éclosion,
Une jeune, une forte et grande nation,
Sur les ailes du Temps le siècle avance encore,
Et pour faire oublier son orageuse aurore,
Le sang d'un peuple libre a cessé de couler ;
Puis de nobles tribuns ayant leur franc-parler
Pour champ clos désormais choisissant la tribune,
Sans crainte du pouvoir, sans haine ni rancune,
Tout en restant loyaux au maître impérieux,
Se font les défenseurs d'un passé glorieux.
Elgin enfin parut, le gouverneur modèle,
Un homme au large cœur qui, sans être infidèle
A la Couronne et sans manquer à son mandat,
Sut gouverner en père et non point en soldat.
Puis vint cette journée à jamais mémorable

Où, prenant pour emblême une feuille d'érable,
Les provinces, mêlant leurs divers écussons,
Un grand pays surgit de ces frêles tronçons.
Mais la Nouvelle-France est restée autonome,
Et quelque soit le nom par lequel on la nomme,
Elle a su depuis lors, luttant avec succès,
Conserver dans Québec son gouverneur français.
Cinq lustres sont passés depuis ; toujours fidèle,
L'ange encore une fois l'effleura de son aile
Et lui dit : " O Montcalm, ouvre plus grands les yeux
Pour contempler un fait unique et merveilleux.
Vois Québec célébrer son triple centenaire,
Entends des vieux canons le paisible tonnerre
Saluer dans nos murs le fils du souverain,
Entends vibrer dans l'air toutes les voix d'airain
Pour ensemble acclamer le passé qui défile

Avec sa pompe antique et son ardeur virile.
Mais parmi les grands noms par la foule acclamés,
Parmi les plus connus, parmi les plus aimés,
Ton nom, noble vaincu, sur les lèvres voltige,
Et Carillon se dresse avec tout son prestige ;
Car depuis que la paix et la concorde ont lui,
Les ennemis d'hier, les amis d'aujourd'hui
Que la voix du passé dans ces grands jours rassemble,
Tu les vois désormais fraterniser ensemble.
De ton dernier échec ne prends plus de souci,
Car ta langue, O Montcalm, se parle encore ici.
Non, tu n'as point perdu ce pays, c'est la France
Qui par son inertie et son indifférence,
Oubliant que pour elle on se battait là-bas,
Te laissa sans secours au milieu des combats.
Aussi ne pleure plus sur ta noble défaite,

Car la Nouvelle-France aujourd'hui s'est refaite
Sans demander l'appui du pays des aïeux,
Que nous aimons toujours comme des fils pieux.
Non, ne regrettons rien, ne blâmons pas la France,
Ayons toujours pour elle une même espérance
Malgré son long oubli, son cruel abandon ;
Mais autant qu'elle aimons l'incomparable don
Que notre peuple doit au drapeau d'Angleterre,
Emblême glorieux de liberté sur terre.
Repose en paix, Montcalm, l'ange encor reviendra
Et, fier de notre histoire, il te la contera.
Nous écrirons encor de brillantes journées
Maintenant que l'entente unit les destinées
De deux peuples amis et désormais rivaux
Pour les œuvres de paix et les nobles travaux.

Les récents événements survenus dans Ontario ont brisé les rêves du poète.



Les Angoisses de l'Homme Timide

O OUI, c'est toi qui m'appris que la vie est un songe
La gloire une fumée et l'amour un mensonge,
Toi qui de mon malheur artisan ténébreux,
M'a caché sans pitié le secret d'être heureux.
Les Muses sur mon front parfois voltigeait-elles,
De ton regard tranchant tu leur coupais les ailes,

Et ta sombre ironie et ton rire moqueur
Comme un souffle mortel m'ont desséché le cœur.
Timide, si j'osais m'approcher d'une femme,
Si chez moi s'allumait une secrète flamme,
Tu me le reprochais comme on fait d'un forfait.
Puis-je te pardonner le mal que tu m'as fait ?
O fuis, ô fuis bien loin, ô spectre de la vie,
Plus hideux que la mort, plus méchant que l'envie.
Laissez-moi recueillir, quand mûrit mon été
De mon bonheur détruit le peu qui m'est resté.
Laisse battre mon cœur et palpiter mon âme
Au souvenir ému de quelque jeune femme,
Laisse-moi, je t'en prie, et si tu ne veux pas
Cesser de me poursuivre et d'entraver mes pas,
A ton œuvre de mort si toujours tu t'obstines
Et quand je veux chanter hélas ! tu me destines

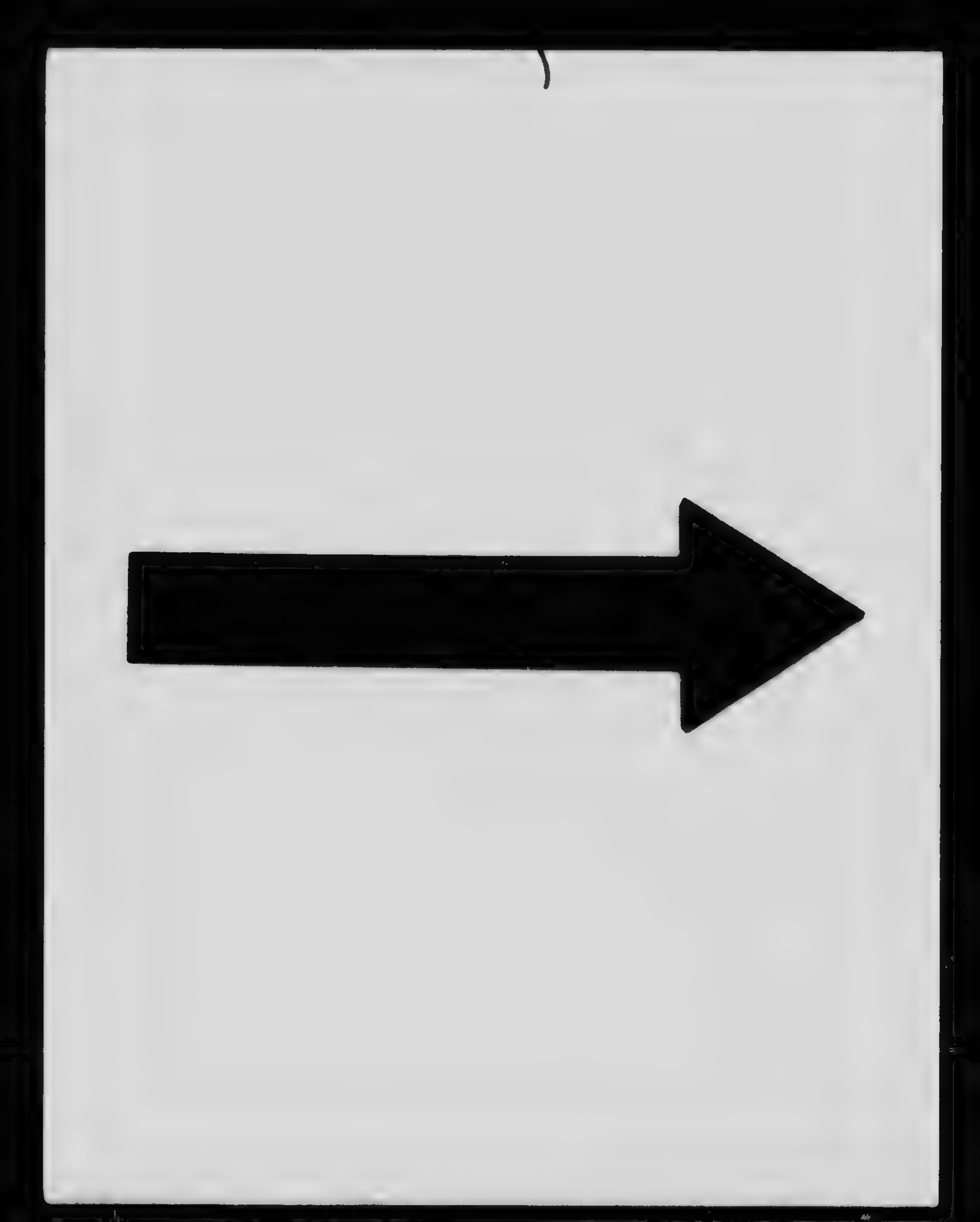
A me taire il me faut au lieu que de souffrir
Pour avoir le repos demander à mourir
Et, finissant des jours le douloureux problème.
Retourner dans le sein du seul être qui m'aime.





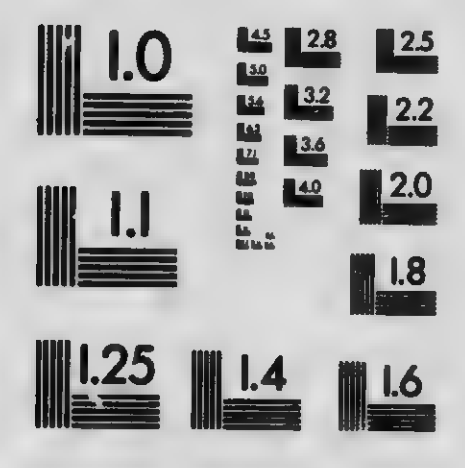
CHANT DE LA GLÈBE

NOUS sommes les gais travailleurs,
Les plus heureux de tous les hommes,
Et grâce à Dieu, c'est nous qui sommes
Des affamés les pourvoyeurs.
De nos mains rudes et calleuses,
Sol béni, nous te pétrissons
Pour que de superbes moissons
Lancent leurs tiges merveilleuses



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Collaborateurs du Bon Dieu,
Plus près de lui que dans le cloître,
Nous semons, c'est lui qui fait croître
L'épi d'or sous le grand ciel bleu.
Puisque du sol il nous fit naître,
Fils de Bretons et de Normands,
Gardons, fidèles aux serments,
La langue et la foi des ancêtres.

A nous le sol que nous foulons,
Ses gais côteaux, ses vastes plaines
De grasses moissons toutes pleines,
A nous les bois et les vallons ;
Et s'il a produit des merveilles
C'est qu'il est à nous par le sang
Par les sueurs et par les veilles
D'un peuple à Dieu reconnaissant.



L'AUTOMNE

J'AIME à voir courir vers l'automne
De blancs nuages au ciel bleu,
A suivre leur cours monotone
Poussé par le souffle de Dieu.
Dans cette nuée aux tons roses
A l'heure du soleil couchant
Je vois les plus étranges choses ;
Je lis un poème attachant.

Ils vont. La brise les emporte
Rapide à l'horizon lointain
Jetant un peu d'ombre à ma porte
Par un soleil napolitain.
Quand tombe le soir sur la plaine
Je ne vois qu'une frange d'or
Flottant comme un flocon de laine
Autour du soleil qui s'endort.

Or ce beau nuage qui passe,
La brise le ramènera,
Mais la jeunesse qui s'efface
Jamais plus ne me sourira.
Vainement mes regrets futiles
Evoqueront tous ces beaux jours.
Heureux si des œuvres utiles
En avaient pu marquer le cours !



Epître à M. l'Abbé A. Gingras (1)

MON cher, je n'ai reçu que ce matin ta lettre
Où, moderne Aristarque, avec art tu sus mettre
Ton sourire caustique et ton esprit frondeur
Sur l'éloge amical dont rougit ma candeur.

---

(1) On aimait autrefois à causer en vers. Les *épîtres* étaient à la mode. Heureuse mode qui a donné à la littérature des chefs-d'œuvre ! Nos poètes canadiens ont aussi cultivé ce genre. Quelques-uns de nos anciens ont gardé en portefeuille ces poésies que leur dictaient l'amitié et le culte des lettres. Nous remercions M. Adolphe Poisson, d'avoir bien voulu, sur notre demande, nous permettre de publier ici cette première épître qu'il écrivit autrefois à M. l'abbé Apollinaire Gingras. C'est un poète qui causait familièrement avec un autre poète.

L'ABBÉ CAMILLE ROY.

Sois pour moi ce censeur qui dans ma pâle strophe
Réprimande l'adverbe et raille l'apostrophe,
Fasse marcher plus vite un vers rude et pesant
Comme le lourd sabot que traine un paysan ;
Surtout, sois sans merci pour la traître cheville
Qui se glisse partout, se croit de la famille,
Et dont le rôle est de rassembler au hasard
Des vers sans liaison et composés sans art.
A ce travail ardu, mon cher, sois inflexible.
Aux traits de ton esprit sache donner pour cible
L'hémistiche boiteux, les fautes de français.
Ma Muse est l'accusée, or fais-lui son procès.
Oui, sans pitié contre elle accumule les preuves :
Barbarismes rusés, fautes vieilles ou neuves ;
Glane partout sans peur, complète le dossier,
Puis jette un froid regard sur cet amas grossier

D'où mon rêve crut voir, ô chimère cruelle !
Ma strophe s'élancer harmonieuse et belle.
Ramène désormais au sentier du bon sens
L'idée echevelée et les vers languissants ;
Que ma phrase incorrecte aille encore à l'école,
Que le pied soit moins lourd et la rime moins folle.
Enfin, que sans merci ton regard vigilant
Ne laisse rien à dire au lecteur clairvoyant.
Oh ! je ne prétends pas, mon cher, être poète ;
Je chante pour tromper l'ennui de ma retraite,
Et malgré moi, le soir, quand je suis seul, sans bruit
Le poème s'ébauche et le vers se construit.
Pendant que les amis vont, avides de gloire.
S'abreuver dans les flots grondants. moi je vais boire
A l'antique fontaine où filles et garçons
Venaient plonger leur urne et mouiller leurs chansons.

Je chante encor ; mais toi, mon cher, que fait ta lyre ?
Où donc s'en est allé cet immortel délire,
Ce feu sacré que Dieu souffle sur les mortels ?
Le Seigneur que tu sers chaque jour aux autels
T'aurait-il défendu de laisser dans un rêve
Folâtrer ton esprit ? Non, cher ami, fais trêve
Au moins pour un instant à tes travaux sacrés ;
Daigne tourner les yeux vers les monts empourprés,
Vers les ravins noyés d'ombres ou de lumières ;
Salue encor d'un chant le soleil des bruyères ;
Cesse de promener un œil indifférent
Sur ce monde à la fois si petit et si grand.
Dieu te pardonnera, poète, sans nul doute
De t'arrêter parfois tout pensif sur la route,
Et d'écouter, ravi, les mille bruits divers
Et de mêler ta note au chant de l'univers.

Alors ayant rempli tes devoirs de poète,
Reviens à ton autel, parle à Dieu tête à tête ;
Laisse tomber sur nous, hommes désenchantés,
De sévères leçons, de dures vérités.
Et s'il te reste après ces heures bien remplies
Un moment de loisir, de peur que tu m'oublies,
Viens vite sous mes pins, et là, tout palpitants,
Nous vous ferons revivre, ô rêves de vingt ans.





LES BLÉS MURS

LES blés sont en émoi ; c'est l'heure des moissons.
Ils entendent déjà les joyeuses chansons
Du faucheur matinal qui dès l'aube s'apprête
A son noble travail comme pour une fête.
Mais il passe un frisson sur les épis dorés ;
Pourtant à chaque automne ils y sont préparés.
Nul insecte ne vient d'une dent lente et fine

S'attaquer jour et nuit à sa frêle racine.
Nul vent ne vient courber aux guérêts assoupis,
Dans un cruel effort, la tige des épis.
Ce qui met en émoi tous les blés de la plaine
C'est un bruit tout nouveau dont la vallée est pleine
C'est un monstre bruyant inconnu jusqu'ici
Et qui va ce matin les faucher sans merci.
Déjà le moissonneur en vainqueur se promène
Et le supplice va durer une semaine.
Blés si vite fauchés vous aimeriez bien mieux
La faux, l'antique faux si légère aux aïeux,
Dont la lame luisante attirait la lumière
Et que l'épi mûri subissait sans colère.
Car elle travaillait sans bruit et sans effort
Au rythme du travail d'un bras robuste et fort.
Mais ton œuvre, ô martyr, n'est point encor finie ;

Il te faudra passer par une autre agonie.
O blé, pour être utile il faut encor souffrir ;
Songe à l'humanité qu'il te faudra nourrir ,
Qu'à nous, les affamés, il nous faut ton supplice
Pour que, devenu pain, tu sois notre délice.
Au crible du moulin, sans aucune pitié,
On te jette encor vert pour que tu sois broyé.
Tu deviendras bientôt une blanche farine
Pétrie à notre gré. Puis ce qui me chagrine
C'est qu'il te faut encor, fine fleur de froment,
Passer sans nul repos par un nouveau tourment
Qui sera le dernier, ô victime muette ;
Chaud pour te recevoir, c'est le four qui te guette
Et qui fera de toi ce pain si nourissant
A qui l'être humain doit le plus pur de son sang.
Aux champs rien ne se perd, l'oiseau retrouve encore

Du grain dans les sillons, et voilà qu'il picore
L'épi que la faucheuse aura laissé pour lui
Et qui dans le guérêt devient le bien d'autrui.
Et voici donc, ô blé, qu'ayant nourri les hommes,
Tu nous fais la leçon, gaspillards que nous sommes,
Puisqu'il en reste assez, perdu dans les sillons,
Pour enrichir le sol, nourrir les oisillons.





La Journée de l'Enfant

I

CHANTE

L'AUBE blanchit le ciel, c'est l'heure
Où sa pâle lumière effleure
Les épis d'or de la moisson,
Pendant que dans les bois en fête
L'oiseau joyeux s'éveille et jette
Sa plus ravissante chanson.

L'oreille surprend dans la plaine
Les voix dont la nature est pleine,
Murmures descendus du ciel ;
Il faut chanter, Irma, la blonde,
Toi qui ne connais de ce monde
Ni l'amertume, ni le fiel.

Oui, chante, enfant, le Seigneur aime
Ton front qu'orne le diadème
De l'innocence et du bonheur.
Que ta voix chantant ses louanges
Se mèle aux douces voix des anges ;
Ici-bas n'es-tu pas leur sœur ?

II

COURS

Cours, va rejoindre tes compagnes,
Allez dans les vertes campagnes
Et fatiguez-vous à loisir.

Laissez la brise et ses caresses
Se perdre dans vos longues tresses,
Vos cœurs se livrer au plaisir.

Cours avec elles, à ton âge
On est sans souci de l'orage
Qui frappe les fronts orgueilleux ;
Tu te ris bien de la tempête
Qui ne fait qu'effleurer ta tête
Sans troubler l'azur de tes yeux.

Cours, ce qu'il te faut c'est l'espace
Un rayon de soleil qui passe
Jetant l'or dans tes cheveux-blonds,
Un nid d'oiseau dans la ramure,
Du ruisseau le coquet murmure
Et de l'herbe plein les vallons.

Puis le sourire de ta mère
Quand de retour à la chaumière
Tu te reposes de tes jeux,
Sans te douter, petite reine,
Qu'elle voit la beauté sereine
De ton âme dans tes yeux bleus.

III

RIS

La joie est brève sur la terre
Ris pendant que tu peux le faire
Sans aucun ride sur ton front.
Avant que l'heure des souffrances
Vienne, brisant tes espérances,
Marquer la place où tous iront.

Quand viendra l'heure où dans ton âme
S'allumera la pure flamme,
Don du ciel qu'on nomme l'amour

Alors adieu douces pensées.
Et les larmes que j'ai versées
Tu les verseras à ton tour.

IV

PRIE

L'ombre descend sur la colline,
La bruyère déjà s'incline
Sous la tiède haleine des nuits ;
L'astre du soir au ciel s'allume ;
Sous les bois, sous le toit qui fume
Se taisent les chants et les bruits.

A genoux et que ta parole
Vers l'Être suprême s'envole
Comme l'encens de nos autels.
Pour t'écouter, colombe blanche,
Ne sais-tu pas que Dieu se penche
Du haut des parvis immortels ?

Enfant, ne mêle à ta prière
Aucun regret, ni plainte amère ;
Exalte, chante et bénis Dieu,
Et ta louange si candide,
Comme une légère sylphide,
S'envolera vers le ciel bleu.

V

DORS

L'eau du rocher seule murmure ;
La brise meurt sous la ramure ;
Chère, c'est l'heure du sommeil,
Et près du lit où tu reposes
Je vois déjà des rêves roses
Se poser sur ton front vermeil.

Ton repos est pur et paisible
Car tu n'as pas servi de cible
Aux traits empoisonnés de fiel.

Quand tu dors on te voit sourire
Aux anges qui viennent te dire
Les récits merveilleux du ciel.

Repose en paix, tête bénie ;
Tu ne connais point l'insomnie
Ni songe affreux pour t'effrayer,
Et le matin, quand tu te lèves
Tu n'as toujours que de beaux rêves
A raconter près du foyer.





LE SUPPLÉMENT

A l'abbé Edmond Buisson qui était alors curé d'Arthabaska

J'OUBLIAIS que par mandement
De l'an dernier le supplément
Avait souffert d'un règlement
Qui le gonflait honnêtement,
J'ajoute : à notre détriment.
Or, l'autre jonr, tout bonnement,

Peut-être même étourdiment,
Je vous payai le supplément
Sans réfléchir aucunement
A ce tout récent changement,
Croyant avoir assurément
Fait ma part généreusement.
Si vous aviez été normand,
Ou juif, ou même seulement
Un curé comme, rarement,
On en rencontre, un peu gourmand,
Vous auriez alors poliment,
En même temps que carrément,
Sans colère et sans truchement,
Réclamé tout le supplément
En me mettant complaisamment

Au courant de ce règlement.

Mais non, vous avez gentiment

Touché le maigre rendement

Sans un mot de dissentiment,

Sans le moindre ressentiment ;

Et je crus fort naïvement

M'être acquitté complètement.

Depuis lors, sans aucun tourment,

Je dormais pacifiquement,

Quand, ce matin, heureusement

Et tout providentiellement,

Un ami qui jamais ne ment

(Voyez-vous ça communément),

Et qui parle assez sensément

Aux heures de désœuvrement,

Me rappela le mandement ;
Jugez de mon étonnement !
Et de mon ahurissement !
Aussi sans perdre un seul moment,
J'accours parfaire le paiement
Et tiens à vous dire comment
M'arriva ce désagrément
Que je regrette amèrement.
J'aurais voulu tout en rimant
Finir quelque peu sensément,
Pour ne pas dire : finement,
Mais grâce à ces rimes en ment
Dont j'ai fait choix dans un moment
Ou de spleen, ou d'égarement,
Je le puis difficilement.

J'essaie à tout événement
A finir pas trop bêtement,
Vous priant bien sincèrement,
Malgré ce discours assommant,
De croire à l'entier dévouement
De celui qui signe humblement.
Du bureau d'enregistrement.

3 août 1893.



Epître à mon ami Nérée Beauchemin

MON cher ami, j'ai lu tes doux rayons d'octobre
Et je t'en félicite. En ce siècle trop sobre
De sentiment sincère, il faut sur le chemin
Saluer le poète et lui serrer la main.
Je le vois par ton chant, tu chéris ce que j'aime ;
Tu vas errant ainsi que je le fais moi-même,
Dans la calme vallée où, ravi, tu surprends

L'aveu que font aux fleurs les papillons errants
Puis lorsque les beaux jours ont fui, lorsque la neige
Aux flocons miroitants vient avec son cortège
D'oiseaux blancs, comme moi, pour tromper tes ennuis
Tu rêves au soleil de juin, aux belles nuits.
Oui, nous que le Seigneur a faits un peu poètes,
Nous préférons au monde, aux clameurs de ses fêtes
Les murmures confus de la nature en fleurs
Avec ses doux parfums, ses multiples couleurs.
Les hommes, tu le sais, ont nommé fantasie
Ce que nous, les rêveurs, appelons poésie.
Ils nous ont reproché, quand eux bravent les flots,
De chanter sans soucis, indolents matelots,
Ou bien quand ils s'en vont, orgueilleux capitaines,
Sur leurs vaisseaux d'acier vers des plages lointaines,
De les laisser lutter contre les coups du sort,

Notre esprit dans un rêve et notre barque au port !
Hardis lutteurs, jamais ils ne laissent leurs armes.
Pour ces aventureux les dangers ont leurs charmes.
Diplomates, rhéteurs, manieurs de budjets,
Ils jouent leur avenir dans de vastes projets.
Oh ! sans doute il est beau de remuer la foule,
Grondant comme les flots sous l'effort de la houle,
De dominer par sa parole et ses talents,
De grandes nations, des peuples turbulents,
De laisser sur son siècle un rayon qui l'éclaire,
D'entendre sur ses pas la clameur populaire
Jeter aux quatre vents du ciel son nom vainqueur
Et de tout un pays sentir battre le cœur !
Tandis que dans la paix on voit l'humble poète,
Peu jaloux de la gloire, embellir sa retraite,
La fermer aux rumeurs d'un monde qui séduit

Pour suivre dans son rêve un idéal qui fuit.
Sous son toit calme et frais, le poète qui veille,
Quand résonne une lyre aime à prêter l'oreille,
A chercher dans un vers langoureux ou puissant
Comme un fidèle écho de tout ce qu'il ressent.
Donc touche plus souvent les cordes de ta lyre,
Car un poète ici toujours aime à te lire.
Et saluant de loin ton chant plein de douceur,
Ma muse dans ta muse a reconnu sa sœur.
Pour l'homme Dieu créa la pensée éternelle
Comme il mit le rayon au fond de la prunelle.
Sur des objets divers elle se réfléchit,
Sur l'ombre qui descend, sur l'aube qui blanchit,
Elle veille toujours et saisit dans l'espace
Tout rayon qui l'attire et qui, rapide, passe.
De ce travail que Dieu distribue au hasard,

Chacun choisit son lot, exécute sa part ;
Elève d'Apollon, disciple d'Esculape,
De ce grand drame humain nul secret ne t'échappe
Et penseur en alerte, ouvrier vigilant,
Tu poursuis ton travail utile et consolant.
Sans laisser le scapel reste avant tout poète ;
Du feu sacré conserve une flamme discrète ;
Compose bien ta vie et fais avec bonheur
La part de la matière et la part de ton cœur.
Je reprendrai mes chants ; nous chanterons ensemble
La féconde amitié. De l'art qui nous rassemble
Soyons sans en rougir les disciples fervents
Et jetons sans compter nos vers aux quatre vents.
Si tu veux nous dirons l'amour de la patrie,
Sa gloire et ses revers. Son histoire chérie
Fera chez nos enfants revivre les aïeux

Du sol par eux semé défenseurs glorieux.
A nous aussi l'espace où tout espoir s'élance,
Où planent les oiseaux, où l'astre se balance,
A nous le ciel serein, les larges horizons,
Les prés pleins de rumeurs, les bois pleins de chansons,
Les doux roucoulements et les tièdes haleines
Qui caressent les fleurs et parfument les plaines.
Volons vers la lumière et laissons aux Gentils
Leurs projets de fortune et leurs vils appétits.
N'envions pas leur sort, laissons notre nacelle
Voguer non sur la mer où le vaisseau chancelle
Mais dans l'étroite baie où brillent, vrais saphirs,
Les astres d'un ciel bleu tout chargé de zéphirs.
O ! je ne voudrais point changer mes destinées
Pour leurs luttes sans fin. Mes paisibles journées
S'écoulent sans secousse ; et si parfois, le soir,

Je viens, triste et pensif, près du foyer m'asseoir,
C'est que j'ai vu du seuil de ma calme retraite
Un vaisseau qui m'est cher roulé par la tempête
Et perdu quelqu'ami, de gloire trop jaloux,
Que la foule ou la mer brise dans son courroux.
Mais voilà trop parler de mon humble personne ;
Je te laisse, il est tard. Déjà l'horloge sonne
Minuit. Te retenir ne serait pas humain.
Et plein d'affection, je te serre la main.





Le Centenaire du Séminaire de Nicolet

Poème lu à une séance tenue lors de la célébration du cnetenaire

---

LORSQUE nos jours s'en vont avec tant de vitesse,
Quel doux bienfait du ciel que de se souvenir !
Grâce à lui nous voyons sans regret ni tristesse
S'allonger le passé quand décroît l'avenir.

Aussi moi qui n'ai vu qu'une trop courte année (1)
S'écouler sous ce toit de calme et de bonheur,
J'accours pour célébrer cette grande journée,
Car de l'Alma Mater c'est la fête du cœur.

Ici tout séduit l'œil et tout charme l'oreille.
Adieu les durs travaux ! adieu les noirs soucis !
Pour fêter le présent le passé se réveille
Et nomme avec orgueil le beau nom de Plessis.

Sa grande ombre aujourd'hui plane sur cette enceinte,
Car ce toit séculaire est toujours sa maison,
Puisqu'il en est le père et que cette œuvre sainte
Est, grâce à ses efforts, en pleine floraison.

Pour les premiers besoins de l'école naissante,
S'il prodigue son or, son temps, sa volonté ;
C'est que son œil a vu la maison languissante
Porter déjà le sceau de l'immortalité.

(1) L'auteur a fait une année de philosophie au séminaire de Nicolet

Qui sait ce qu'il fallut de sublime courage,
De confiance en Dieu, d'espoir en l'avenir
Pour vaincre les périls et conjurer l'orage,
Pour fonder cet asile et pour le maintenir !

L'œuvre sut résister aux obstacles sans nombre
Et se développer sous un ciel orageux
Car Plessis désirait qu'elle grandit dans l'ombre
A l'abri des regards d'un pouvoir ombrageux.

Et pour patron prenant Raphaël, cet archange
Qui toujours veillera sur son pas chancelant,
On vit bientôt briller cette noble phalange :
Brassard, Raimbaud, Léprohon, puis Laflèche et Ferland.

Enfin le père Thos, figure qu'on vénère,
Prêtre à l'esprit si large, au cœur si bienveillant,
Dans ses colères même il était débonnaire,
Et quand il gourmandait c'était en souriant.

Tous ces éducateurs, obstinés à leur tâche,
Succombent à la peine et passent leur espoir
A d'autres qui, comme eux, travailleurs sans relâche,
Se donnent tout entiers au plus noble devoir.

Aussi nous leur devons ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Car le présent témoigne en faveur du passé,
Et l'avenir encor saura faire des hommes,
Le chemin de l'honneur se trouvant tout tracé.

Enfants de Nicolet, présentons nos hommages
Au vaillant successeur de ces humbles héros,
Qui dans son cœur portant leur force et leur courage,
A droit au même honneur comme au même repos.

Il est digne de ceux qu'il fait si bien revivre
Dans cette œuvre (1) où son cœur ne sut oublier rien.
Mais parmi tous ces noms inscrits dans son beau livre
Il en manque un pourtant, et ce nom c'est le sien.

(1) L'Histoire du Séminaire de Nicolet par l'abbé Douville, aujourd'hui Mgr Douville.

II

O pins de Nicolet, vous dont la cime altière
De l'œuvre séculaire ombragea le berceau ;
Arbres géants pour qui notre vie éphémère
Vaut à peine les jours du plus faible arbrisseau ;

O vous qui survivez à toutes les tempêtes,
Qui défiez le ciel et qui narguez le temps,
Vous, les témoins muets de tant de belles fêtes,
Quand nous ne serons plus, vivrez-vous dans cent ans !

O oui, vous serez là, mais ce sont d'autres hommes
Que vous protègerez de vos rameaux vivants,
Tandis que notre cendre, insectes que nous sommes,
Depuis longtemps sera jetée aux quatre vents.

Et lorsque dans cent ans d'autres encore à naître
Comme aujourd'hui viendront évoquer le passé,
O pins qui survivrez, puissiez-vous reconnaître
Dans les vivants d'alors tout un monde éclipsé !



EDOUARD VII

O toi que l'Eternel vient d'appeler à lui
En brisant sans merci ta si noble carrière,
O toi par qui la paix sur la terre aura lui,
Tout un monde s'incline, ému, sur ta poussière.

De tous les points du globe on voit venir vers toi
Ceux dont tu fus le roi moins encor que le père ;
Et nous, d'un autre sang comme d'une autre foi,
Nous regrettons la fin d'un règne si prospère,

Toi dont porte le deuil toute l'humanité,
Ton cœur ne battra plus pour les plus saintes causes ;
Ami de la concorde et de la liberté,
Aux paroles de paix tes lèvres se sont closes.

En ce moment suprême où l'on va déposer
Ce qui reste de toi sous les voûtes du temple,
Dans la crypte royale où tu dois reposer
A tous tes successeurs sers à jamais d'exemple.

Toi qui fus de la France un ami précieux
Nous n'oublirons jamais, nous français d'Amérique,
Qu'un jour avec fierté, de la paix soucieux,
Tu maîtrisas l'effort de l'ogre germanique.

Oui, lorsque méditant le grand coup 'Agadir
Il voulut la frapper d'un choc rapide et rude
Convoitant le Maroc afin de s'arrondir,
L'Europe dut la paix à ta ferme attitude.

Tu ne seras plus là pour conjurer le sort
Alors que surgira la lutte inévitable,
Mais ton fils orgueilleux, s'inspirant du grand mort,
D'Albion montrera la force redoutable.

Et si jamais le sabre éxécré du Germain
S'aiguise sourdement pour asservir le monde
Et mettre à sa merci l'Europe de demain,
Que ta grande âme plane et sur terre et sur l'onde.

1910





BRAVO LES FEMMES !

IL faut tout un gouvernement
Sa police et ses commissaires,
Pour affronter un régiment
De si jolis petits corsaires,
Aussi là-bas ce grand danger
Met en émoi toutes les Loges......
Difficiles à déloger
Ces deux demoiselles Desloges !

Pour former des petits français
Au cœur robuste, à leur image,
Elles ne craignent ni procès,
Ni la prison, ni le chantage ;
O cruauté, ne point songer
Qu'elles font de la peine aux Loges......
Difficiles à déloger
Ces deux demoiselles Desloges !

Elles ont pour elles le droit
Car elles ont l'âme française ;
Aussi voient-elles sans effroi ;
Les luttes de mil neuf cent-seize
Et refusent de transiger
En dépit de toutes les Loges......
Difficiles à déloger
Ces deux demoiselles Desloges !

10 janvier 1916



L'ENVIE

I

AU détour du sentier, quand plane la nuit sombre,
A l'abri des halliers s'est blotti le bandit.
Moins que son œil ardent son poignard luit dans l'ombre,
Sanguinaire instrument de son métier maudit.

Là, l'oreille tendue, il épie en silence
Les derniers bruits du jour qui lentement s'éteint.
Sur la branche voisine un oiseau se balance
Et polit de son bec son aile de satin.

Tout est calme et serein. Seul dans ce cœur l'orage
Des viles passions gronde confusément.
Cet homme à la nature est un sanglant outrage,
Pourtant elle le berce et se venge en l'aimant.

Pour le brigand farouche elle a même caresse
Que pour le tendre oiseau qui chante ses amours ;
Aux bons comme aux méchants elle répand l'ivresse,
Se fait clémente à tous, leur dispense les jours.

Sur le chemin désert enfin un pas résonne
Dans le calme du soir. Un passant près de lui
Chemine pesamment sans redouter personne ;
Nul bras ne s'est levé, le poignard n'a pas lui !

Ignorant les périls de la route déserte,
Tu peux passer sans crainte, ô toi, simple artisan,
Car le vil détrousseur n'a pas juré ta perte,
Et reconnaît de loin ton pas grave et pesant.

Ne crains rien pour le fruit de ton humble journée.
Le bandit ne s'est point blotti là pour si peu :
Il préfère aux gros sous la luisante guinée ;
Aussi tu peux rejoindre et ta femme et ton feu.

Mais on entend le bruit d'un coursier qui, rapide,
Ramène à sa villa le riche financier.
Le bandit se redresse et son regard cupide
A l'éclat de l'éclair et le froid de l'acier.

Il s'élance, il bondit, il frappe sa victime,
Le fouille et lui ravit son gousset rempli d'or,
Puis sous terre cachant l'instrument de son crime,
Il gagne son taudis et sans regret s'endort.

II

Ainsi sur le chemin pénible de la vie,
Au détour du sentier qui mène au mont sacré,
Alerte voyageur ! Là se cache l'envie
Pour frapper le passant de son dard acéré.

Pour le simple ouvrier ses tiges hérissées
Ne se dressent jamais. Malheur à l'œil qui luit,
Au poète marchant plein de douces pensées,
Le front dans la lumière et les pas dans la nuit !

Malheur au noble esprit qui vers le beau s'élève,
Au cœur qui vers le bien se sent poussé ! Malheur
A l'épi plein de suc, au rameau plein de sève !
L'envie est là fauchant le talent dans sa fleur.





Lorsque l'Ombre du Soir

LORSQUE l'ombre du soir ombrageant les côteaux
De son silence endort le soleil qui se couche,
C'est l'heure où l'histrion monte sur les trétaux,
Des paroles de haine ou d'amour plein la bouche.

La lune a beau ce soir argenter les vallons,
Couvrir les verts buissons de sa clarté sereine,
Les couples affolés remplissent les salons ;
Sous les lustres blafards la valse les entraîne.

Quand la fraîcheur des nuits invite au doux repos,
Endormant les oiseaux, le bec caché sous l'aile,
De la taverne il sort des infâmes propos
Lancés comme un défi dans la nuit solennelle.

Quand les chants se sont tus, que l'aube à peine luit
Le premier à chanter c'est l'oiseau qui s'éveille.
N'ayant point gaspillé les heures de la nuit,
Il lance au Créateur sa note sans pareille.

Et l'homme des trétaux par le vin tout brisé
Garde encore à midi le sommeil de l'ivresse.
Jusqu'à l'heure où bientôt son être alcoolisé
Goûtera de nouveau la coupe enchanteresse.



L'HÉCATOMBE

Episode de la déportation des Acadiens lu à une séance du Congrès du Parler Français

QUAND la torche enflammée, aux champs de l'Acadie,
Sans aucune pitié promenait l'incendie,
Que les chaumes détruits, les temples profanés
Eurent fait un désert de ces lieux fortunés
Sans merci le livrant aux traîtrises de l'onde,
Lawrence dispersait aux quatre coins du monde

Un peuple jusque là paisible et désarmé.
Chassé du sol natal pour l'avoir trop aimé.
Le côteau, le vallon, le ravin, la colline,
Tout ce qui fut le doux pays d'Evangeline,
Beauséjour et Grand Pré, Beaubassin, Chomédy
Se mirant dans les eaux de la Baie de Fundy,
Il ne reste plus rien de ce qui fut la vie,
Oui, plus rien que l'exil, la liberté ravie,
Un peuple sans foyers, des temples sans autels
Que Longfellow chanta dans des vers immortels.
Mais Lawrence rêvait de nouvelles victimes
Pour combler ses greniers de gains illégitimes.
Pour le persécuteur ce n'était point assez.
Sur l'île St-Jean au hazard dispersés,
Se croyant à l'abri des suppôts de Lawrence ;
Vivaient depuis cent ans d'autres fils de la France.

Un large bras de mer semblait les protéger,
Quand soudain résonna le pas de l'étranger.
La chapelle où l'on prie et le chaume où l'on chante
Vont devenir déserts car la horde méchante
A franchi le détroit. Adieu blondes moissons
Qui tombaient sous la faux au rhytme des chansons,
Adieu la douce paix du foyer domestique,
Adieu le grêle son de la cloche rustique.
Ainsi qu'à Beauséjour, ainsi qu'à Beaubassin
Va retentir l'appel lugubre du tocsin.
Avant que le soleil au couchant disparaisse,
Il annonce en un cri de suprême détresse
L'exil de tout un peuple en des pays lointains
Et livré sans ressource à de cruels destins.
Mais avant de quitter pour toujours la patrie
On entre dans le temple, on s'agenouille, on prie,

Et tous réconfortés par cet acte pieux
Vont laisser sans gémir le beau sol des aïeux.
Au nombre de trois cents ils sont là sur la grève ;
La haine les poursuit sans repos et sans trêve.
Ils attendent l'édit qui devra les livrer
Aux hasards d'une mer prête à les engouffrer
Enfin l'ordre est venu. "Mais, dit le capitaine,
Avec un tel vaisseau notre perte est certaine ;
C'est nous envoyer tous au-devant de la mort
Qui va planer sur nous dès le sortir du port.
Le navire est peu sûr et la mer est mauvaise."
—"Voulez-vous que ces gens voyagent à leur aise ?
L'ordre est formel, il faut débarrasser ces lieux
De ces Français qu'on dit bigots, séditieux."
—" Il me semble, monsieur, qu'ils sont peu redoutables ;
Dépouillés de tous biens, sans armes, misérables,

Ils sont dignes plutôt d'avoir notre pitié."

—" Pas de murmure, et vous faites votre métier

Sans les plaindre. Après tout qu'importe leur misère.

Conduisez-les bien loin vers un autre hémisphère."

—" Pouvons-nous sans danger traverser l'océan ? "

—" Qu'on les disperse au loin, voilà le plus pressant.

Que me fait de ces gens la mort dans le naufrage ?

Pourvu que vous puissiez sauver votre équipage.

Je n'ai cure du reste. Embarquez le troupeau,

Voyez qu'il n'ait pas d'arme et n'ait pas de drapeau."

Le capitaine hésite encor la mort dans l'âme

D'être l'exécuteur de cet édit infâme.

D'un regard suppliant il demande un retard.

Le vaisseau radoubé pourrait partir plus tard

Et courir moins de risque. En vain. Inexorable,

Le maître lui répond : " L'ordre est irrévocable,

Qu'importe le vaisseau, la mer et la saison,
Embarque sans tarder l'humaine cargaison.
Appareille au plus vite et demain prends le large."
Et le navire étroit sous sa pesante charge,
Dressant avec effort toute sa voile au vent,
Laisse le sol aimé dès le soleil levant.
Un prêtre est avec eux, les bénit, les console
Et leur montre le ciel comme unique boussole,
Et debout sur le pont par la foule encombré,
De ces trois cents proscrits se voyant entouré,
Il entonne avec âme et d'une voix puissante
L'*Ave Maris Stella*, cette hymne si touchante
Dont l'Acadie a fait son chant national.
Etoile de la mer, astre matutinal,
Planez toujours sur nous, a répondu la foule
Sur le pont secoué par l'effort de la houle ;

Et tous disent en chœur, prosternés à genoux,
Dei Mater Alma, daignez veiller sur nous.
Jusque là des oiseaux la troupe vagabonde,
Escortant le vaisseau, de l'aile rasait l'onde.
Ces fidèles amis par la brise transis
Se perchent sur le mât et semblent indécis.
Mais le doux souvenir de l'île enchanteresse
L'emporte, et laissant là le navire en détresse,
Ils reprennent leur vol pour retrouver leurs nids
Sur les rameaux déjà par l'automne jaunis.
Les proscrits, le cœur gros, les suivent dans l'espace.
Oubliant un moment la mort qui les menace,
Ils envient ces oiseaux qui d'un rapide essor
Sans redouter la mer s'en vont tout droit au port,
Et les jours s'écoulaient, jours d'angoisse profonde
Où, perdus sur la mer entre le ciel et l'onde,

Et le regard hanté par l'abime sans fond

On cherche un peu d'espoir dans le grand ciel profond.

Un jour le capitaine effaré dit au prêtre :

—" Le navire fait eau Dans deux heures peut-être

Les flots l'engloutiront. Nul ne le sait encor.

Pour le salut de tous la chaloupe du bord

Au moment du danger ne pourra pas suffire.

Aussi rassemblez-les de suite pour leur dire

Que le canot n'étant d'aucun secours pour eux

Ils les laissent à nous qui sommes moins nombreux.

Vous viendrez avec nous, la chose est bien comprise.

—" Mais, reprit le vieillard, qu'il n'y ait pas méprise.

Quand de mon peuple on veut faire un peuple martyr

Je partage son sort et ne veux pas partir.

Oui, sauvez-vous sans moi, sauvez votre équipage.

Quant à nous, nous saurons mourir avec courage."

—" Est-ce le dernier mot ? " Le prêtre répondit :
—" Oui, je reste avec eux. Il ne sera pas dit
Qu'à l'acte d'héroïsme auquel on les convie
Par crainte de la mort je devrai seul la vie.
Mais je vais de ce pas demander aux proscrits
Ce que vous exigez, et je serais surpris
S'ils n'étaient point à la hauteur du sacrifice."
Et le vieux prêtre ému, sans aucun artifice
Leur dit : " Mes chers amis, le navire fait eau ;
L'avant déjà s'incline ; il va couler bientôt.
Hors Dieu rien ne pourrait vous sauver du naufrage ;
La chaloupe ne peut que sauver l'équipage.
Laissez-la s'éloigner emportant vos bourreaux.
Vous étiez des martyrs, vous deviendrez héros.
Moi, je reste avec vous dans cette heure suprême,
Car le berger s'attache à son troupeau qu'il aime.

Oui, je veux. mes amis, partager votre sort.
Frères dans le passé, soyons-le dans la mort."
Alors le plus âgé des proscrits se redresse
Et dit ; " Puisque le ciel veut qu'en notre détresse
Nous mourrions trois cents pour n'en sauver que vingt
Nous sommes prêts à tout, car ce n'est pas en vain
Qu'on aura fait appel à des âmes françaises.
Sans espoir de secours, loin de toutes falaises,
Léguons sans un regret en un suprême adieu
Nos corps à l'océan et nos âmes à Dieu.
Amis, ne pleurons pas, nos larmes seraient vaines.
Qu'il reste fier le sang qui coule dans nos veines
Et montrons en ce jour à nos persécuteurs
Que plus on nous abaisse et plus haut sont nos cœurs."
Et ces trois cents proscrits, d'un accord unanime,
Sans souci de la mort et sans peur de l'abîme

Qui s'ouvre devant eux pour finir leur tourment
Jurent d'être français jusqu'au dernier moment.
Alors le chapelain fit part au capitaine
Que tous, jeunes et vieux, devant la mort certaine,
Sont prêts à leur laisser l'unique et frêle esquif.
Un français doit mourir sans être un fugitif.
Puis il revint vers eux, et d'un seul cri la foule
Lui dit : " Vite quittez le navire qui coule
Car il vous reste encor des âmes à sauver,
Des peines à guérir, des cœurs à relever.
Nous qui n'avons hélas que peu d'instants à vivre,
Nous vous en supplions, il ne faut pas nous suivre."
Et devant un tel vœu si noble et si pressant
A suivre les marins le saint prêtre consent,
Et la foule en prière à la mort condamnée
Reçut, genoux en terre et la tête inclinée,

La suprême espérance et le dernier pardon ;
Et Dieu seul leur resta dans ce triste abandon.
Et pendant que, fuyant la mort inévitable,
Le canot se lançait sur la mer redoutable,
Des femmes dominant les cris et les sanglots,
De mâles voix chantaient en défiant les flots ;
Ils chantaient la patrie à tout jamais perdue.
Et quand la mort planant sur la foule éperdue
Par l'abîme attiré, le navire coula,
Les preux chantaient toujours *Ave Maris Stella* ;



Les Ennuis de Chamberlain

Vers écrits lors de la guerre des Boers

J'ARRIVE au Colonial Office
Bien sûr dans un mauvais moment
Où tout ce que peut l'artifice
Doit être employé savamment.
Partout les nations hautaines,
Préparant de traîtres assauts
De nos possessions lointaines
Convoitent les plus beaux morceaux.

Faut-il souffrir ces avanies,
Endurer ces cruels affronts ?
Plier le dos, courber nos fronts ?
Tout n'est pas rose aux colonies.

L'Europe en armes et jalouse
De notre empire colonial,
De tous nos ennemis épouse
Le sans-gêne proverbial.
L'ours du nord a levé la tête,
Pendant que la France au Congo,
Voulant arrondir sa conquête,
Contre nous s'en donne à gogo.

Faut-il souffrir ces avanies? etc.

Maitres des mers et de la terre,
De la Guianne nous voulions
Reculer un peu la frontière
Sans mauvaises intentions,
Lorsque soudain ouvrant ses serres,
L'aigle américain irrité
De nous mêler de nos affaires
Nous a poliment invité,

Faut-il souffrir ces avanies ? etc.

Est-ce notre faute à nous-autres
Si nous avons grand appétit
Et si partout ce sont les nôtres
Qui se font servir le rôti ?
Pendant que le pays digère
Un morceau trop vite avalé
Au Siam, honte passagère,
Mon prédécesseur fut roulé.

Faut-il souffrir ces avanies ? etc.

Je croyais que mon ministère
Vite allait changer tout cela,
Malheur ! Voici que l'Angleterre
Tombe de Charybde en Scylla.
Les Achantis. les Matabèles
Nous ont donné quelque souci,
Mais à ces peuplades rebelles
Nous avons fait crier : merci.

Faut-il souffrir ces avanies ? etc.

Le Transvaal, ô flétrissure !
Est en plein dans le mouvement
Et pour moi c'est une blessure
Qui va guérir bien lentement.
Ces Boers, qui pouvait s'attendre
A les voir si récalcitrants
Quand nous ne voulions qu'entreprendre
De déniaiser ces ignorants.

Faut-il souffrir ces avanies ? etc.

Pour ce bienfait qu'on leur apporte
En échange des mines d'or
Au nez ils nous ferment la porte
Et bravent le lion qui dort.
Partis comme pour une fête
Nos troupiers se sont aperçus,
Après défaite sur défaite,
Que les Boers ont le dessus.

Faut-il souffrir ces avanies ? etc.

Adieu le joyeux pique-nique
Dans les montagnes du Natal !
C'est là que l'orgueil britannique
Reçoit un coup rude et fatal.
Malgré l'effort de ses génies
Le léopard est impuissant
Et fait appel aux colonies ;
C'est le premier impôt du sang.

Faut-il souffrir ces avanies ? etc,

Car dans cette impasse où nous sommes,
En proie au mépris étranger,
Il nous faudrait trois cent mille hommes
Contre les fermiers de Kruger.
Afin de nous couvrir de gloire
Quêtons un secours opportun.
Nous serons sûrs de la victoire
Lorsque nous serons dix contre un.



LES PETITS PANIERS

PETITS paniers aux rubans roses,
Aux rubans bleus, aux rubans verts,
Que l'on suspend aux portes closes,
Malgré la rigueur des hivers,

Vous qu'on enlève sans vergogne
Aux boudoirs bien capitonnés,
Tous penauds de votre besogne,
Vous nous semblez des condamnés.

Que ce soit de forme carrée,
Soyez ovale ou soyez longs,
Tous vous nous défendez l'entrée
Et des boudoirs et des salons.

Et pendant ce temps-là madame,
Les pieds posés sur les chenets
D'où s'échappe une claire flamme,
Se rit de nous, pauvres bénets.

Risquant un œil à la fenêtre,
Elle nous voit gelés, transis,
Paraître et bientôt disparaître,
Et se moque de nos soucis.

Qu'il vente, qu'il neige ou qu'il pleuve,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,
Pour ajouter à notre épreuve
C'est un panier qui nous reçoit.

Et d'un geste toujours le même,
L'un après l'autre, nous venons
De porte en porte, comme on sème,
Sans dire un mot jeter nos noms.

Mais en dépit de ces disgrâces,
Tous du premier jusqu'au dernier,
Nous songeons : Minois plein de grâces
Pourtant vaut bien mieux qu'un panier.

Et vous en convenez vous-mêmes ;
Et votre but est, je le crois,
Nous faire faire un court carême,
Du premier de l'An jusqu'aux Rois.

Mais après cette promenade
Que nous promet le lendemain ?
Un bol de chaude limonade
Accompagné d'un tiède bain.



A Monsieur Alphonse Lusignan

(A propos d'un diplôme de la Société Royale qui
tardait à venir)

UN jour, s'il m'en souvient, vous parliez d'un diplôme,
D'un diplôme d'honneur. Est-ce un mythe, un
[fantôme ?
Est-ce un sylphe qu'emporte un caprice du vent ?
(Cette brise chez nous ne souffle pas souvent !)
Un diplôme d'honneur ! Pardon si je m'informe

En rustique ignorant. Dites-m'en donc la forme !
Est-ce ovale ou rectangle ? Est-ce rond ou carré ?
Est-ce en bois? Est-ce en marbre ? Est-ce en bronze doré ?
A la main qui le touche est-ce doux ? Est-ce rude ?
Et peut-on le montrer sans blésser une prude,
Enflammer un notaire ? Est-ce bleu, rouge ou noir ?
Ça peut-il se palper et ça peut-il se voir ?
Est-ce court ? Est-ce long ? Tendre ou bien coriace ?
Est-ce léger ? pesant ? Pour qu'on le déplace
Faut-il un grand effort ? C'est-il beau ? C'est-il laid ?
O vous qui l'avez vu, répondez, s'il vous plaît !



IMPROMPTU

Sur réception de mon Diplôme

NON, ce n'était pas un fantôme,
Un sylphe dans l'air emporté ;
Il existait, ce cher diplôme,
Malgré mon incrédulité.

Et dans son langage admirable
Il montre en pleine frondaison
Notre antique feuille d'érable
Ornant notre jeune blason.

Pour plaire aux yeux mille arabesques
S'entremêlent aux lettres d'or,
Et leurs caprices pittoresques
Font au diplôme un gai décor.

Quand je le tirai de sa tige
—J'en fais candidement l'aveu—
Mon cœur comme pris de vertige
Faisait ma main trembler un peu.

Pensez ! un auteur sans diplôme !
Mieux vaut un chef sans escadrons,
Mieux vaut un prince sans royaume,
Un maître coq sans ses chaudrons !

Rien à payer ! Quelle surprise !
J'en suis encor tout interdit.
Siècle vénal que l'on méprise,
Je mets le fait à ton crédit.

Ce diplôme—je n'ose y croire—
On dit que je l'ai mérité.
Est-ce l'aurore de la gloire ?
J'en doute, il m'a si peu coûté !

Or, la gloire coûte la vie,
Et ma foi je me porte bien.
Pour vivre vieux j'ai bonne envie
De n'écrire plus jamais rien.

Le paysan dort sur le chaume
Et le soldat sur son laurier ;
Moi je m'endors sur mon diplôme :
Chacun choisit son oreiller.

Mon fils est là qui me surveille
Il est encor là près de moi.
C'est l'encre d'or qui l'émerveille.
—Papa, pourquoi cet or, pourquoi ?

—Dans leur attention discrète
Et de l'or sachant la valeur,
Ils ont voulu que le poète
En connut du moins la couleur !





BIOS IN PANTI

MÊME regret rassemble autour de cette bière
Tous ceux-là qu'il aimait et ceux qui l'ont aimé.
L'irrésistible élan d'une même prière,
Montant vers le ciel bleu, Dieu sourit, désarmé.

La mort qui l'a frappé nous attend à son heure.
Nos fronts se courberont sous son souffle glacé,
Car dans le Temps hâtif tout fuit, rien ne demeure,
Et nous passerons tous ainsi qu'il a passé.

Mais quand l'homme a fermé les yeux à la lumière
Il retrouve la vie au-delà du trépas
Et si durant le Temps il redevient poussière
Fait pour l'Eternité, l'homme entier ne meurt pas.

L'espoir d'une autre vie immortelle et sereine
Illumine la nuit si noire du tombeau.
O poète vers qui le souvenir m'entraîne,
Par-delà je te vois plus heureux et plus beau.





SI J'ÉTAIS

SI j'étais riche j'emploierais
Mon or à de belles dentelles ;
J'aurais les chapeaux les plus frais
Et les modes les plus nouvelles.
Je me couvrirais de bijoux,
Et de cet or loin d'être chiche,
Avec je ferais des jaloux
Si j'étais riche !

Si j'étais jeune je saurais
Employer bien mieux mes journées.
Je serais prudente et j'aurais
Mieux soin de mes pâles années.
J'éviterais le moindre excès
Dans les plaisirs et dans le jeûne ;
J'apprendrais un peu de français
Si j'étais jeune !

Si j'etais belle je voudrais
M'amuser à mille conquêtes
J'aurais plaisir par mes attraits
A voir pâlir les plus coquettes.
Je me parerais avec art
Pour séduire le plus rebelle ;
Je n'aurais pas besoin de fard
Si j'étais belle !

Si j'étais fine j'emploierais
Mon esprit à mainte malice,
En gerbes je le lancerais,
Véritable feu d'artifice !
J'étonnerais par mes discours,
Ma gaîté, ma grâce badine,
Et j'en userais tous les jours
Si j'étais fine !

Si j'étais bonne je verrais
Sur moi s'exhaler moins de bile
Et peut-être je trouverais
Un vieux garçon pas difficile.
Les pauvres plus souvent viendraient
Me demander un peu d'aumône
Et les mains pleines s'en iraient
Si j'étais bonne !



Le Baiser de la Mariée

Récit d'un Notaire

MONOLOGUE

EN peu de mots voici ma dernière aventure
Que je viens vous conter dans le plus grand secret.
Ne dites pas un mot de ma déconfiture,
Mesdames, car bientôt tout le monde en rirait.
Si je le dis à vous c'est que vos cœurs honnêtes

Eprouveront pour moi la plus franche pitié,
Et j'en appelle à vous, les blondes, les brunettes,
O vous du genre humain la meilleure moitié.
A ma mine confuse, à ma pose tragique
Déjà vous soupçonnez une histoire d'amour
Où quelque fille d'Eve à la grâce magique
S'est joué de mon cœur sans remords ni détour.
Et vous avez raison. Les trois quarts de nos larmes,
Voyons, n'est-ce pas vous qui les faites verser,
Quand vous nous accablez du pouvoir de vos charmes ?
Mais je m'attarde trop, il me faut commencer.
J'aurai trente ans demain ; je suis célibataire
--C'est un renseignement que je donne en passant—
Et puis s'il faut le dire... eh bien... je suis notaire....!
Preuve que je suis sage et que je suis d'un sang
A ne point m'inspirer d'imprudentes folies.

Cela ne veut pas dire (ensemble entendons-nous)
Que je n'ai pas des yeux pour vous trouver jolies
Et des lèvres aussi pour le dire à genoux.

Comme entrée en matière il faut d'abord vous dire
Que j'étais amoureux du plus joli minois
Possédant—je puis bien en parler sans médire—
Le teint frais d'une anglaise avec des yeux chinois.

Peut-être direz-vous : Quel singulier mélange,
Frasque de la nature impossible à sonder.
Très beau type après tout ; ce n'était pas un ange
Mais une fille d'Eve et bonne à posséder.

Par malheur un rival survient, car il s'en trouve
Pour faire un peu souffrir ces pauvres amoureux,
Le sort veut que trop tard souvent on le découvre
Et la mort dans le cœur on joue à l'homme heureux.

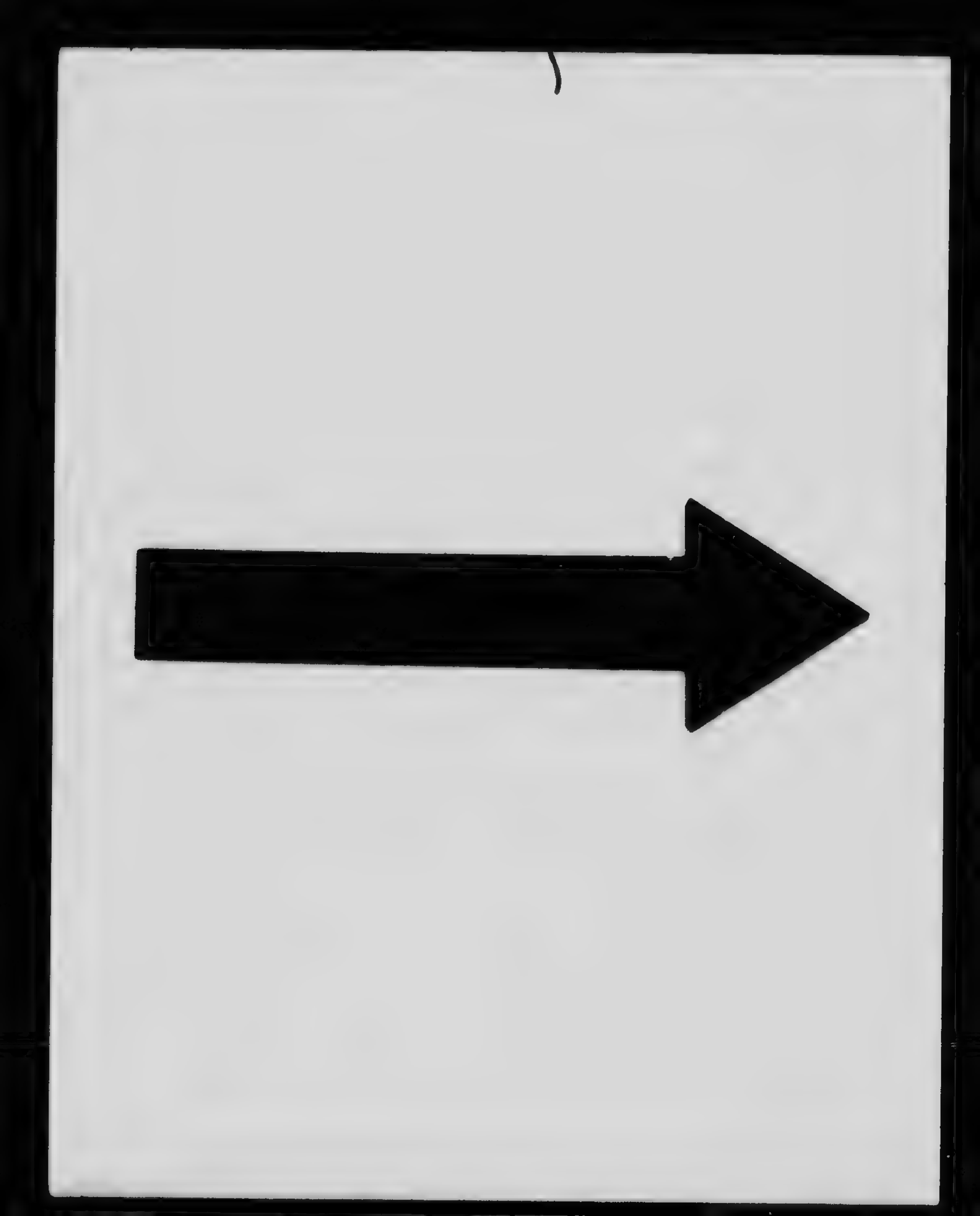
C'était un avocat, concurrent redoutable

Pour un pauvre notaire à sa table endormi,
Et, circonstance hélas ! souvent inévitable.
Ce rival-là c'était, devinez...... mon ami
Ami de cœur, lié dès la première enfance
Sans qu'un nuage n'ait assombri notre ciel ;
Et de cet ami-là vient la première offense.
Et de cette amitié tombe le premier fiel.
C'est à moi qu'il devait cette bonne fortune
D'avoir un jour connu cette superbe enfant ;
Preuve que l'obligeance est souvent importune,
Et le sage est celui qui toujours s'en défend.
Un autre tort que j'eus et que je me reproche
C'est d'avoir trop vanté la belle que j'aimais.
Le cœur de mon ami n'était point fait de roche ;
C'était le mettre à rude épreuve, je l'admets.
Il m'écoutait d'abord avec indifférence.

Me raillant d'un amour qu'il ne connaissait pas,
Se moquant sans merci de mon exubérance
A faire son éloge, à vanter ses appats.
Un soir, c'était au bal (j'enrage quand j'y pense)
Peut-être pour savoir si je l'avais blagué,
Il flirte avec ma belle et fait grande dépense
De bons mots. A la fin j'étais fort intrigué ;
Après tout, me disai-je, il n'est rien de blamable
Dans le fait de conter fleurette à frais minois.
Pourtant plus auprès d'elle il devenait aimable,
Plus il semblait sur moi jeter des yeux narquois.
Ce bal me parut long d'autant plus que la belle,
Me laissant à l'écart, l'avait pris pour danseur.
Si je m'en voulus d'être à la danse rebelle
Moi présent, il était déjà mon successeur.
Le lendemain matin, surpris, j'eus sa visite ;

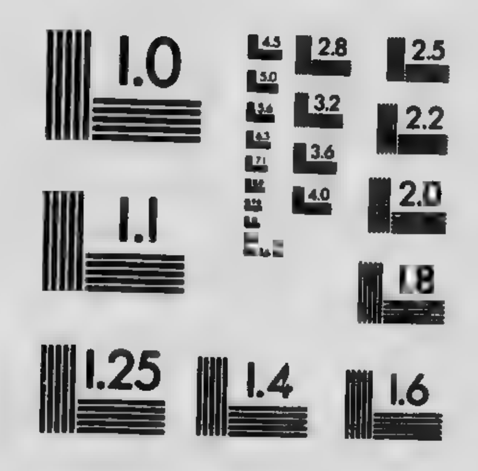
Remis complètement de sa dernière nuit,
Il paraît tout joyeux quand moi, confus, j'hésite
A lui parler du bal, de mon bonheur détruit.
“ Tiens, dit-il, je te dois parler avec franchise ;
Ce que tu m'as dit d'elle est bien la vérité ;
Je l'ai trouvée aimable, intelligente, exquise ;
Et je suis ton rival ; t'en serais-tu douté ?
Chagrin de te causer, mon cher, autant de peine,
Mais que veux-tu ? l'amour fait souffrir ici-bas.
Acceptons tous les deux la veine et la déveine
Sans cesser d'être amis ”—Je ne répondis pas.
De ce jour la partie était pour moi perdue
Et je ne cherchai point à lutter contre lui.
Marguerite n'eut plus ma visite assidue
Et ne connut jamais ma peine et mon ennui.
Mais le pire, mon Dieu, me reste encore à dire

Et je ne sais comment me résoudre à parler.
Contre ma lâcheté je ne puis trop médire.
D'ailleurs il est trop tard, je ne puis reculer,
Poussant l'effronterie aux limites extrêmes,
Un bon jour il m'arrive et me dit sans tarder :
" Oubliant le passé, prouve-moi que tu m'aimes,
Que tu n'as point rancune et vas me seconder.
Pour passer le contrat il nous faut un notaire,
Et ma future et moi, c'est toi que nous voulons.
N'est-ce point un plaisir pour un célibataire
De faire des contrats aussi gais, si peu longs ?
Ce sera pour demain ; j'invite peu de monde,
Seulement la famille et deux ou trois amis. "
Et me prenant la main sans que je lui réponde
Il me jette ces mots : C'est convenu, promis "
Puis il part aussitôt sans me donner la chance



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





De placer un seul mot même pour refuser.

Jugez de ma stupeur j'étais sans connaissance,

Ne me rappelant plus ce qu'il venait d'oser.

Mais la réflexion me vint : si je refuse

C'est crier au public tout mon ressentiment.

Un dépit amoureux ne peut être une excuse ;

Je dois m'exécuter en brave et carrément.

Aussi le lendemain j'étais à la minute,

Emportant sous mon bras le contrat préparé.

J'avais la mort dans l'âme, et l'amour-propre en lutte

Criait des mots de rage à mon cœur torturé.

Il fallait cependant faire très bonne mine ;

Aux yeux braqués sur moi cacher mon embarras.

Au lieu de me montrer grave comme un flamine,

Je parus souriant, mes papiers sous le bras.

Tout le monde était là. Le futur, la future

Et tous les invités me donnèrent la main.
Et chacun d'eux ayant posé sa signature,
J'ajoutai mon paraphe au léger parchemin.
Le document signé ma tâche étant finie,
Il ne me restait plus maintenant qu'à partir.
J'allais donc saluer toute la compagnie
Pour finir au plus tôt mon rôle de martyr.
Quand Jacques (j'oubliais de dire qu'il se nomme
Ainsi) me dit tout haut " Ami, ce n'est pas tout,
A remplir ton mandat tout le monde te somme
Et tu dois te montrer notaire jusqu'au bout
Il est, tu le sais bien, une ancienne coutume
Qui veut que le notaire ait le premier baiser :
C'est un doux privilège auquel il s'accoutume
Assez facilement. vas-tu donc refuser ? "
J étais là bouche bée, en butte à la satire,

Sachant tous les regards comme rivés sur moi,

Quand pour mettre le comble à ce si long martyre,

La future s'avance et mignonne, ma foi,

Belle à me rendre fou dans sa fraîche toilette,

Elle me tend sa [illegible] en me disant tout bas :

" Sans rancune, monsieur," et sa main rondelette

Au contact de la mienne, hélas ! ne tremblait pas.

Ce baiser depuis lors est comme une morsure

Qui me brûle la lèvre ; aussi de cet affront

Je porterai toujours l'immortelle blessure.

Mais j'ai tort de parler. Après tout que vous font

Les tourments endurés par un humble notaire....

Et je songe trop tard que j'aurais dû me taire.



SALUT À SHERBROOKE

Poème lu au stadium de cette ville
le 27 juin 1908

SUR les bords enchanteurs du St-François se dresse
La reine des Cantons, la bruyante cité,
Et dans ces jours bénis la foule qui s'y presse
Salue avec transport son hospitalité.

Ici le dualisme a créé des merveilles ;
Aussi Sherbrooke, né de ce commun effort,
A surgi comme exemple à des cités plus vieilles
Qui, fières du passé, n'ont point son large essor.

Descendants vigoureux de deux puissantes races
Dont la cordiale entente a comblé tous les vœux,
Vous suivez sur ces bords leurs immortelles traces,
Et les fils d'aujourd'hui sont dignes des aïeux.

Pour les œuvres de paix vous travaillez ensemble,
Jouissant sans orgueil des travaux accomplis,
Sans chercher quel drapeau sous ce toit vous rassemble
Et quelle est la couleur qu'il cache dans ses plis.

Nobles fils d'Albion, rejetons de la France,
Qui rêvez pour la ville un brillant avenir,
Vous portez dans vos cœurs une même espérance
Sans partager jamais le même souvenir.

Car vous avez com[illegible]s qu'aux champs de l'Amérique
Vous êtes appelé[illegible] des destins nouveaux ;
Ce n'est plus aujourd'hui cette lutte homérique
Teignant d'un noble sang les étendards rivaux.

Non, ce n'est plus le temps du sabre et de l'épée,
Non, ce n'est plus la haine et ce n'est plus la mort,
Puisque deux races vont, pacifique épopée,
En mêlant leurs drapeaux mêler aussi leur sort.

En visitant hier vos puissantes usines,
Etonnés, l'on s'est dit, sans en être jaloux :
" C'est, bien là le champ clos où deux races voisines,
Emules de la paix, se donnent rendez-vous. "

Que tu sois à l'usine ou que tu sois au temple,
Oui, l'étranger t'admire, ô vaillante cité ;
A tous les bourgs voisins tu sais donner l'exemple
Et par ta tolérance et ton activité.

Hélas ! Arthabaska n'est pas aussi pratique ;
Poètes, orateurs, peintres, musiciens,
Valent moins pour créer la fortune publique
Que tes ingénieurs et tes mécaniciens.

Pourtant tu sais encore aux jours de grande fête
Un instant faire trève au travail journalier,
Car elle peut encore écouter le poète
L'oreille accoutumée au bruit de l'atelier.

Aussi dans ce beau jour où la même pensée
Fait battre tous les cœurs, exalte les cerveaux,
O qu'il fait bon de voir cette foule empressée
Pour fêter le passé suspendre ses travaux.

O qu'il fait bon de voir ces fils de nobles races
Cheminer cœur à cœur et la main dans la main,
Viser le même but, avoir mêmes audaces
Et songer tous les deux au même lendemain.

Ne te désoles pas de n'avoir pas l'histoire,
Ni grands noms à jeter à notre souvenir.
Ton présent n'est-il pas un présage de gloire
Qui nous fait entrevoir un brillant avenir ?

Au nom d'Arthabaska dont je suis l'interprète,
Au nom de tous ceux-là qui t'admirent chez nous,
Au nom de ceux encor qui pour te faire fête
Par milliers sont venus à ce gai rendez-vous,

Je viens, moi, l'humble barde, oublieux de la prose,
T'offrir avec émoi ces vers, si tu les veux,
Et, frêle note au sein de cette apothéose,
Te crier nos bravos et t'apporter nos vœux.

24 juin 1908.

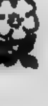


Le Méfait d'une Souris

—

CONTRE un client j'avais un billet en souffrance,
D'en toucher le montant je perdais l'espérance.
Car quelques jours encore il devenait prescrit.
En songeant à l'affaire il me vint à l'esprit
Que pour réduire enfin une tête aussi dure
Je devais recourir à quelque procédure....
Donc je le poursuivis, mais le drôle plaida

(Trouvez-moi son pareil dans tout le Canada,)



Il plaida pour gagner du temps, le misérable,
Comptant sur le hasard souvent trop secourable
Et non point sur son droit, car il savait fort bien
Que je ne réclamais qu'un légitime bien,
Que j'avais son billet bien serré dans ma voûte,
Et sans être ignorant de tout cela sans doute
De terme en terme il sut reculer le moment
Qu'il appréhendait tant, le jour du jugement.
Or lorsque vint le temps propice pour produire
Ce billet qui devait à quia le réduire
Et par le tribunal le faire condamner,
Dérision du sort à me faire damner,
Jugez, ô mes amis, de ma déconfiture,
Une souris avait rongé la signature ;
Il n'en restait plus rien qu'un y grec mutilé.

Il fut produit quand même et l'avocat troublé
Essaya vainement à le rendre authentique
Et plaida de son mieux, mais le juge sceptique
Fit semblant d'ignorer ses gestes attendris,
Et riant du méfait de la pauvre souris,
Sans aucune pitié me fit perdre ma cause.
Faute de signature, et j'étais là tout chose,
Surpris qu'une souris se mêlât au procès.
Oui, l'ingrate oubliant que je la nourrissais,
Se fit du débiteur l'amie et la complice.
Ce méfait sans pareil mérite le supplice
Et la peine de mort. Oui, je veux me venger,
Je veux prendre un mandat d'arrêt. Je veux charger
Mon chat qui se fait vieux de faire mieux la garde,
De fouiller le grenier, la cave et la mansarde
Et, nouveau justicier, qu'il la guette si bien
Qu'il la prenne, la mange et qu'il n'en reste rien.



LES AMOUREUX

ILS faisaient des projets, parlaient de mariage ;
Le bonheur et l'amour seraient dans leur ménage
Hôtes plus assidus que le sont les oiseaux
Pour leur nid sur la branche ou parmi les roseaux.
Ils auraient tant de goût pour orner leur retraite !
De beaux rideaux flottant à l'alcôve discrète,
Des meubles en damas, des tapis précieux
Où le pas le plus lourd marche silencieux,

Des serins babillards dans leurs cages dorées
Roucoulant tout le jour, de belles fleurs pourprées
Au parfum le plus doux ; dehors un frais gazon
Et des sapins touffus pour couper l'horizon,
Car l'univers pour eux serait ce coin de terre
Où seuls avec l'amour, dans l'ombre et le mystère
Ils fileraient des jours de soie et d'or tressés
O rêves d'amoureux si longtemps caressés !
Tout près de la maison serpenterait dans l'herbe
Un murmurant ruisseau puis un étang superbe,
Couché nonchalamment, recevrait sur ses eaux
La coque de l'esquif et l'aile des oiseaux.
Dans les bosquets voisins aux épaisses ramures
Ils iraient en rêvant écouter les murmures,
Les bruits mystérieux, les mille et mille voix
Qui semblent, chaque soir, venir du fond des bois.

Au tomber de la nuit l'alcôve retirée
Recevrait les époux dans son ombre sacrée
Et le soleil viendrait dans un rêve amoureux
Prolonger leur bonheur et ces moments heureux.
Plus tard encore, autour d'un bon feu qui pétille
Grandiraient des enfants, gaîté de la famille.
Et dans leurs traits chéris ils se verraient tous deux.
Voilà ce que disaient souvent les amoureux,
Lorsque sur le chemin désert, couple fidèle,
Ils s'en allaient rêvant d'une époque si belle.
Parfois sur cette route ils croisaient un vieillard
Qu'ils saluaient du geste et d'un tendre regard.
Et ce vieux, sans ami, sans or et sans famille,
Ayant le ciel pour toit et pour lit la charmille,
Etait jaloux de voir dans ce couple charmant
Reluire le bonheur comme le diament.



ODE A CRÉMAZIE

Lue par l'auteur lors de l'inauguration de son monument au carré St-Louis, à Montréal

I

LE long des rives du grand fleuve
Le glas des morts s'est promené.
La patrie en deuil était veuve
De son poète infortuné.
Partout où résonnait sa lyre,

Au souvenir de son martyre
Plus d'une larme avait coulé.
Et du toit de l'humble chaumière
Montait une ardente prière
Pour le repos de l'exilé.

Tu fus le chantre de nos gloires,
O barde aimé des jours anciens
Où sous le poids de leurs victoires
Tombaient les héros canadiens.
Aimant notre terre bénie,
Tu consacrais tout ton génie,
A la célébrer dans tes vers,
Et tes accents patriotiques,
Ressuscitant les preux antiques,
Les révèlaient à l'univers,

Du champ labouré par les balles
Tu chantas le sanglant sillon,
Et dans les luttes colossales
Le fier drapeau de Carillon.
Ta muse aux ailes intrépides
Dédaignant les bruits insipides
Dont ton grand vol était lassé
Cherchait dans un rêve sublime,
Esprit planant sur un abîme,
Les grandes rumeurs du passé.

Pour célébrer notre épopée,
O maître, tu fus sans rival.
Saluant la croix et l'épée
Tu chantas Montcam et Laval,
Saints martyrs de la colonie
Héros, frères de ton génie
Défilent graves sous tes yeux ;
Tout ce que le passé recèle
De faits sublimes se révèle
A ton regard audacieux.

Un jour, flagellant ton génie,
Le vent d'orage t'emporta ;
Tu connus la longue insomnie
Sous l'humble toit qui t'abrita.
Proscrit de la rive sereine,
Tu promenas une âme pleine
Des regrets qui t'ont consumé,
Et quand vint l'heure déchirante
Par une main indifférente
Ton regard éteint fut fermé.

Sur le cercueil qui te renferme
Avec nos pleurs jetons l'oubli ;
Que le couvercle se referme
Sans insulte à ton front pâli.
Oui, paix à ton âme chrétienne
Et que l'église se souvienne
Des hymnes que chantait ta voix.
Tu mérites qu'on te pardonne,
Car tu portes double couronne :
Poète et martyr à la fois.

II

Cinq lustres sont passés depuis que le poète
A trouvé dans la mort la fin de son exil
Et toujours ignorants du lieu de sa retraite,
Nous demandons encore ; où donc repose-t-il ?

Ne parlons point d'exil ; parole mensongère,
Car le sol qui contient ce qui reste de toi
Ne fut jamais, ô barde, une terre étrangère
Puisque nous lui devons et la langue et la foi.

Hélas nous nous bercions d'une vaine espérance,
Comme les compagnons du vieux soldat mourant
Et comme eux nous disions, le regard vers la France,
Ses restes verront-ils les bords du Saint-Laurent ?

Des mains qui t'ont couché dans la fosse commune
Sans regrets, sans amis, sans pompeux appareil,
Dérision du sort il n'en reste pas une
Pour nous marquer l'endroit de ton dernier sommeil.

Ah ! nous n'étions point là pour suivre ta dépouille
Et te faire en pleurant nos suprêmes adieux,
Mais une pierre ici qui défiera la rouille
Vaut mieux qu'un peu de cendre au pays des aïeux

Oh ! lorsque tu sentis venir l'heure suprême
Où tout être créé doit rendre compte à Dieu
Loin du pays où sont tous ceux-là que l'on aime,
Et sans personne à qui dire un dernier adieu,

Une angoisse profonde a dû t'étreindre l'âme
De mourir loin des tiens, ignoré, méconnu ;
Mais dors en paix, ô toi que la patrie acclame,
Car tout un peuple ici de toi s'est souvenu.

Oui, dors paisiblement dans ta tombe ignorée,
Sans craindre désormais l'oubli tant redouté,
Car voici qu'une voix tardive, inespérée
Te parle de réveil et d'immortalité.

Et puisque loin des tiens ta dépouille repose
Et que le marbre manque à ton humble tombeau,
Nous l'élevons ici, dernière apothéose,
Plus digne de ton nom, plus durable et plus beau. (1)

En ces temps agités de luttes politiques
Où l'effort se mesure aux rêves du moment,
Des cœurs épris du beau, des cœurs patriotiques
Au vaincu de la vie offrent ce monument.

Et si nons élevons ce buste à ta mémoire,
Ce n'est point pour sauver ton grand nom de l'oubli ;
Ton œuvre te suffit pour mériter la gloire
Et vivra plus longtemps que ce marbre poli.

(1) Depuis, des mains pieuses ont découvert l'endroit où repose le poète et une pierre y marque les pleurs et le souvenir de la nation franco-canadienne.

C'est pour que ta présence en cette grande ville
Qui te donne aujourd'hui son hospitalité
Nous fasse faire trève à toute œuvre servile
Et tourne nos regrets vers la postérité.

Oui, sois pour la jeunesse une leçon profonde,
Qu'elle apprenne à chanter, qu'elle apprenne à souffrir
Et sache que l'on peut par une œuvre féconde
Survivre à sa poussière et ne jamais mourir.





LA GRÈVE

LA foule endimanchée au hasard se promène
Et discute tout haut.—Pourtant, c'est la semaine,
C'est l'heure, où reprenant ses travaux journaliers,
Ce peuple devrait être aux vastes ateliers.
Et ce n'est point non plus la bruyante cohue
Qui le dimanche soir encombre la grand'rue
Ni d'un peuple au repos la joyeuse rumeur

Mais d'un peuple irrité c'est la sourde clameur.

Le flot suspend son cours. Sur la place publique

Un mécontent pérore, à la foule il explique

Qu'elle seule a raison, que les patrons ont tort,

Qu'on est payé moins cher pour travailler plus fort.

Que pour faire cesser cette grève importune

On pense plus au pauvre et moins à sa fortune,

Que le repos du riche est fait de leurs travaux.

Et le peuple ameuté lui jette ses bravos

Cette voix de l'émeute au loin se répercute

Auprès de leurs patrons voilà qu'on le députe,

Car cet homme éloquent qui s'explique si bien

Doit réussir, sinon, il faut compter sur rien.

Ces derniers rassemblés dans la salle voisine

Anxieux malgré tout de voir s'ouvrir l'usine

Tout en fermant l'oreille aux propos excités,

Voient sans faiblesse entrer le chef des révoltés.

Orgueilleux de son rôle et fier de son courage

D'avoir, seul et sans peur à provoquer l'orage

Il va se planter droit, lui, tribun de forum,

Comme un ambassadeur lance un ultimatum.

Après tout le grief en un mot se résume

Le salaire trop faible, et voilà qu'il exhume

Tout un monde affamé qui va mourir de faim,

Que si dans quelques jours la grève ne prend fin

On verra les enfants peupler les cimetières,

Les foyers se fermer, des familles entières

Qui rêvaient de mourir au pays des aïeux

Le laisser le cœur gros, et les larmes aux yeux,

Pour un sol plus clément où tous les prolétaires

Sans travailler plus fort ont de meilleur salaires.

Et tout cela pourquoi ? Parce que les patrons

Visitant l'atelier, font courber tous les fronts.
Son rôle, il l'a rempli, sa tâche est terminée,
Mais pour qu'il soit nommé héros de la journée,
Afin de contenter la foule qui l'attend
Et qui déjà murmure un propos irritant
Il ne peut sans danger retourner sans réponse ;
Alors un des patrons, le président, annonce
Que les temps étant durs, la finance en dessous
Au salaire d'hier ils ajoutent dix sous.



L'HOTEL-DE-VILLE

Poème lu le jour de son inauguration

L'HOTEL-DE-VILLE n'est pas vieux ;
Tout de même il a son histoire
Intéressante que je veux
Rappeler à votre mémoire.

On a souvent parlé de lui ;
Il fut célèbre avant de naître,
Mais, c'est à vrai dire aujourd'hui
Qu'il se fait brillamment connaître.

Il fut avant d'être construit
Connu dix milles à la ronde......
Rarement on fait tant de bruit
Avant d'arriver en ce monde.

Partout commenté, discuté,
Passant d'épreuves en épreuves,
Il finit par être voté
Grâce à l'appoint de douze veuves.

Voter pour lui c'était leur droit,
Même un devoir de conscience ;
N'est-ce pas aux femmes qu'on doit
Le doux bienfait de l'existence ?

Le vote est pris ; ce n'est pas tout ;
Le choix du site reste à faire.
Chaque électeur tient pour son bout
Et veut en faire son affaire.

Chacun tire de son côté.
Chacun veut l'avoir à sa porte.....
Enfin le sort en est jeté,
C'est Saint-Lazare qui l'emporte.

O Saint-Lazare, humble quartier
Qui sors enfin de ta nuit blanche,
Tu peux lever un front altier,
Car c'est le jour de ta revanche.

Et toi que l'on disait si loin,
Pour compléter ce qui te manque,
Au risque de froisser le coin
Tu rêves la Poste et la Banque.

Et quand la chose arrivera,
Coup du destin plus que bizarre,
De gré, de force, il nous faudra
Nous annexer à St-Lazare.

Car, tout nous laissant tour à tour,
Poste, banque et l'hôtel-de-ville,
Nous ne serons plus qu'un faubourg ;
Saint-Lazarre sera la ville.

En attendant l'événement
Qu'un proche avenir nous réserve,
Devons-nous souhaiter vraiment
Que jusque-là Dieu nous conserve ?

C'est bien la seule ambition
Qui te reste, pauvre auditoire......
Mais trève à la digression,
Et revenons à notre histoire.

Le site choisi, reste encor
Où placer le vaste édifice ;
Pas un sur ce point n'est d'accord,
Chacun le place à son caprice.

A quatre-vingts pieds du chemin
Sera-t-il ou bien à soixante ?
Question remise à demain
Car elle est très embarrassante.

Enfin après bien des tracas
Lorsque la bâtisse s'achève
On la toise du haut en bas
Et la discussion s'élève.

A propos de tout ou de rien
On vient trouver monsieur le maire ;
Ce toit plat ne mine pas bien,
Ces perrons ont l'air trop sévère.

Les chassis de ce bâtiment
Ne sont-ils pas trop étroits ? Dame !
Si vou voulez absolument
Y nicher un hippopotame.

On critique sans se lasser
Et mille propos font la ronde.
Tout serait à recommencer
S'il fallait croire tout le monde.

Mais le maire dans tout ceci
A dû faire beaucoup de bile......
Du tout, il n'avait qu'un souci
Terminer son hôtel de ville.

Heureusement que bon garçon,
Pour passer à travers la crise,
Il leur donna toujours raison.....
Sans rien changer à l'entreprise.

Maintenant que grâce à ses soins
L'œuvre nous semble sans reproches
Applaudissons bien fort...... à moins
Que nos mains veillent sur nos poches.

Car croire que pour ces travaux
Héon se contente de prunes,
Tout ça c'est bon pour les cerveaux
Qui vont suivant le cours des lunes.

Puisqu'il veut, sans être exigeant,
Qu'on le paie en bonnes espèces
Aidez-nous donc de votre argent
En venant applaudir nos pièces.





LE GUEUX

Quel âge as-tu ?

Vingt ans.

Que fais-tu ?

Je promène.

PAR les grandes cités cette guenille humaine.
J'ai pris, me trouvant seul, sans appui, sans secours,
Le genre humain en grippe et la vie à rebours.
De vivre fatigué, vieilli bien avant l'âge.
Libre de tout lien et de tout tutélage,

Je suis depuis dix ans, luttant, manquant de tout,
Méprisé par le riche et rebuté partout.
Oh ! s'il était donné de refuser la vie
Avant de naître, si sur terrre où l'on convie
Les pauvres miséreux à peiner, à souffrir
On ne leur refusait la douceur de mourir.....
Mais non, j'ai devant moi de longs jours de souffrance
Sans rayon de soleil, sans lueur d'espérance,
Et je vais, le chemin s'allonge devant moi.
Je fais peur aux enfants qui fuient avec effroi.
Pourtant je ne suis pas méchant et je les aime.
De les voir s'éloigner me cause peine extrême
Et si je m'écoutais je leur tendrais les bras
A quoi bon ! ces enfants ne me comprendraient pas
Ce geste, ils le prendraient pour un désir hostile.
Etre aimé de quelqu'un ô le rêve futile ;

A vivre seul toujours à jamais comdamné

Il me reste à pleurer le malheur d'être né.

—Quant tu vas ton chemin par le froid, par la brise,

As-tu parfois songé d'entrer dans une église ?

Devant l'être suprême as-tu courbé le front ?

—Ce geste, j'en ai peur, serait lui faire affront.

Quoiqu'avide pourtant d'une parole aimée,

Aux cris de désespoir ma lèvre accoutumée

Ne sait plus prononcer les accents de l'espoir.

Je ne sais plus prier, et du matin au soir

Je vais, le front courbé vers le sol qui m'attire

Et qui, j'espère un jour finira mon martyre.

Oui, là je gouterai le repos désiré,

Car sorti hors du Temps jamais plus souffrirai.

—Mais ce repos, prends garde, il n'est pas où tu penses

Car Dieu dans sa bonté gardes ses récompenses

Pour ceux qui l'ont aimé, fut-ce dans le chagrin
Et supporté les maux le front toujours serein.
Dans le temple là-bas va décharger ton âme :
Vide-la de la haine et de l'envie infâme
Qui depuis si longtemps t'ont fait si malheureux.
—Si je puis y trouver le secret d'être heureux
J'en veux faire l'épreuve et si Dieu me pardonne.....
—Pour en être plus sûr, invoque la Madonne.





A la Mémoire de mon Ami Chapman

Je ne veux pas clore ce livre
Sans déposer sur ton cercueil
L'humble vœu que tu vas survivre
Même à ceux qui portent ton deuil.

TABLES DES MATIÈRES

PAGE

